

# LE ROMAN

DE

# CASIMIR DELAVIGNE

D'APRÈS

## les manuscrits de la bibliothèque du Havre

PAR

MAURICE SOURIAU

---

(Extrait de la *Revue d'histoire littéraire de la France*,
n°s des 15 Janvier et 15 Avril 1900.)

---

PARIS
LIBRAIRIE ARMAND COLIN
5, RUE DE MÉZIÈRES, 5

1900

# LE ROMAN

DE

# CASIMIR DELAVIGNE

---

C. Delavigne, longtemps oublié, a eu dans ces dernières années sa résurrection, lui aussi, comme A. de Vigny, Lamartine et d'autres. Considéré à ses débuts comme le chantre national, comme le poète libéral par excellence, comme le rival heureux de V. Hugo, ensuite comme le vaincu du Romantisme, enfin entré dans la pénombre, dans les limbes de la littérature, C. Delavigne a été de nouveau très discuté, il y a peu de temps. Tandis que M. Lanson n'a pas assez de mépris pour le malheureux poète qu'il veut expulser de l'histoire littéraire de la France[1], M. Legouvé le range parmi ceux qu'il appelle « les voix immortelles de toute l'Europe », Byron, Béranger, Manzoni, V. Hugo[2]. Entre ces deux extrêmes, il y a, bien entendu, place pour une opinion moyenne. Je n'essayerai pas pourtant d'établir le bilan exact des qualités et des défauts, en un mot de la valeur du poète, car de pareilles discussions restent toujours ouvertes : je crois plus utile, pour mieux comprendre la formation et le développement de son talent, d'étudier une partie inconnue de son existence, et de montrer quelle répercussion a eue, sur sa vie littéraire, un événement de sa vie morale : son amour pour celle qu'il devait épouser. De même que, d'après son frère Germain, sa force intellectuelle, après avoir sommeillé longtemps, se développa tout à coup d'une façon extraordinaire quand il eut quatorze ans, de même son cœur, longtemps tranquille, fut tout à coup profondément troublé par la passion la plus forte : C. Delavigne avait alors trente-trois ans. Si bien que nous pouvons distinguer très nette-

1. *Histoire de la littérature française*, p. 964.
2. *Dernier travail, derniers souvenirs*, p. 189.

ment deux époques dans l'histoire de ce rare talent : la première, jusqu'en 1826, jusqu'à son voyage d'Italie, l'autre depuis ce voyage jusqu'à la mort : les œuvres composées dans ces deux périodes présentent une sensible différence. Le poète n'atteignit toute sa grandeur que quand l'homme, suivant le mot de Guyau, eut connu tout son cœur[1].

## I

Une revue rapide des œuvres de la première époque permettra de constater tout ce qui manque encore à C. Delavigne, malgré de très réelles qualités, pour être un poète véritablement grand.

Si la mode était encore aux épigraphes, ce n'est pas « enfant sublime » que j'inscrirais en tête de la première partie de cette enquête, mais: *aurea mediocritas*. Quand Germain Delavigne nous raconte ingénument que l'enfance de son illustre frère fut très ordinaire, que, bon travailleur, « il ne triomphait qu'avec beaucoup de peine des premières difficultés de ses études », un souvenir ironique nous monte à la mémoire, et nous croyons entendre Diafoirus : « Monsieur, ce n'est pas parce que je suis son *frère*, mais je puis dire que j'ai sujet d'être content de lui, et que tous ceux qui le voient en parlent comme d'un garçon qui n'a point de méchanceté. Il n'a jamais eu l'imagination bien vive, ni ce feu d'esprit qu'on remarque dans quelques-uns », etc. Il lui manque alors évidemment le *mens divinior*.

Ce n'est pas son *Dithyrambe sur la naissance du Roi de Rome* qui nous rendrait plus indulgent, quoique le *Moniteur* du 16 juin 1811 en cite un long morceau avec éloge, et que le *Nouvel Almanach des Muses pour l'an grégorien 1812* reproduise in extenso l'œuvre de « M. Casimir Delavigne, du Havre, élève de rhétorique au lycée Napoléon, et de l'Institution Ruinet ». Ce morceau a toute la faiblesse des à-propos officiels, de ce genre voué aux prophéties flatteuses, presque toujours démenties par les

1. Cette étude repose sur des documents presque tous inédits. On trouvera sur ces manuscrits, dans la *Normandie artistique et littéraire*, numéros de novembre et décembre 1896, un court travail de M. Genet, un de mes étudiants à qui j'avais recommandé l'étude de ces lettres comme thèse de licence. J'ai pu dépouiller ces manuscrits avec l'attention scrupuleuse qu'ils méritent grâce à la parfaite obligeance de M. Marais, maire du Havre, à qui j'adresse ici l'expression de ma gratitude. Je dois remercier aussi M. Millot, bibliothécaire de la ville du Havre, qui a retrouvé dans les archives de sa bibliothèque des lettres de C. Delavigne au baron Taylor, et M. Richard, étudiant-correspondant de l'Université de Caen, qui m'a copié ces lettres. Sauf indication contraire, toutes les références indiquées en note sont faites sur les deux volumes de manuscrits de la bibliothèque du Havre.

événements. Et pourtant, si ce premier jet est malingre, la sève poétique commence à monter. Plus tard C. Delavigne, revenant sur ses souvenirs de jeunesse, raconte à sa fiancée que, encore lycéen, il aimait à promener ses rêveries dans l'église Sainte-Geneviève, « dans ce temple où jeune, encore écolier, je me sentais déjà poète, où j'ai fait tant de rêves de gloire en murmurant mes premiers vers. Je m'arrêterai avec elle aux lieux où j'allais me reposer de préférence. Je lui montrerai les colonnes au pied desquelles j'aimais à m'asseoir[1] ». L'instrument s'accordait : il ne fallait plus qu'un choc pour le faire vibrer.

Waterloo allait révéler à la France le nom du poète. Au moment où le pays envahi, terrassé, humilié, dévorait sa honte en silence, la voix d'un jeune homme s'éleva, inexpérimentée sans doute, mais vibrante de la fureur nationale. Pour comprendre l'enthousiasme reconnaissant qui secoua tous les esprits, il faut songer que rien ne peut nous donner une idée de la rage populaire, rien, pas même Sedan, puisque, comme l'a dit Jules Simon, en 1815 on tombait de plus haut[2]. La jeunesse allait jusqu'à s'enthousiasmer pour l'assassin Louvel, à le transformer en homme de Plutarque, parce que, interrogé sur ce qui l'avait poussé au crime, il avait répondu en mettant la main sur son cœur : « Depuis le 18 juin 1815, j'ai toujours entendu retentir là le canon de Waterloo[3] ». L'auteur des *Messéniennes*, de *Waterloo*, devenait d'un seul coup un maître, et même le Maître, celui devant lequel les débutants littéraires se taisaient intimidés[4]. Le charme dura, puisque, longtemps après, M. Henry Fouquier ressentait un accès de colère en voyant le Desnoyers qui avait insulté le poète de sa jeunesse[5]. Si, maintenant, ces *Messéniennes* nous paraissent froides, c'est sans doute que la forme en est bien conventionnelle, et le lyrisme archaïque, c'est beaucoup aussi parce que, en vertu d'une disposition ethnique qui est peut-être une infériorité pratique dans l'Europe actuelle, mais qui est certainement à notre honneur, nous ne savons pas, comme d'autres, entretenir, éterniser, exploiter nos vieilles rancunes, et que le seul mot de Waterloo ne nous fait plus bondir le cœur aussi fort qu'aux premiers lecteurs des *Messéniennes*. Cela n'empêche que si les *Messéniennes* occupent dans l'histoire du lyrisme en France une place modeste, elles sont en bon rang dans l'histoire nationale : V. Hugo a eu raison de proclamer ce mérite

1. Mss. I, 64.
2. *Revue de Famille*, 1er septembre 1891, *Crépuscules*, p. 388.
3. Legouvé, *Soixante ans de souvenirs*, I, 20.
4. Mary Lafon, *Cinquante ans de vie littéraire*, p. 20-22.
5. *Le Temps*, 15 septembre 1898.

en recevant Sainte-Beuve à l'Académie : « Disons-le, parce que c'est glorieux à dire, le lendemain du jour où la France inscrivit dans son histoire ce mot nouveau et funèbre, *Waterloo*, elle grava dans ses fastes ce nom jeune et éclatant, *Casimir Delavigne*. Oh! que c'est là un beau souvenir pour le généreux poète, et une gloire digne d'envie! Quel homme de génie ne donnerait pas sa plus belle œuvre pour cet honneur d'avoir fait battre alors d'un mouvement de joie et d'orgueil le cœur de la France accablée et désespérée[1]. »

Les contemporains ne lui adressent guère qu'une critique, très vraie du reste : le poète est irréligieux. Charles Nodier, après l'avoir chaleureusement complimenté de ses *Messéniennes*, ajoute : « Mon cher Casimir, je n'ai qu'un conseil à vous donner, c'est, la prochaine fois que vous voudrez rimer, de conduire d'abord votre muse à la messe[2]. » Le malheur, c'est que le poète lui-même n'y va pas pour son compte. On connaît l'épitaphe que, tout jeune, il avait composée pour lui-même :

Un membre de la faculté
D'ici-bas m'a fait disparaître.
Que me sert-il d'avoir été?
Je ne suis pas plus qu'avant d'être[3].

Ses sentiments irréligieux apparaissent plus nettement encore dans la ronde qu'il avait composée pour un dîner peu orthodoxe du vendredi-saint :

Je boirai plus que les autres,
Bien assuré par la foi
Que Jésus dit aux apôtres :
Buvez pour l'amour de moi.

Les Anges boivent ensemble
Et de Dieu sablent le vin;
Qu'il est bon s'il lui ressemble,
Et s'il n'a jamais de fin.

Au ciel on voit Dieu s'ébattre,
Buvant le vin à son choix.
S'il ne boit pas comme quatre,
Il boit au moins comme trois.

1. *Actes et Paroles*, I, 119.
2. Pichot, dans la *Revue de Paris*, 1832, XLVI, 167.
3. *Le centenaire de Casimir Delavigne*, par M. Le Goffic, p. 44.

Les saints se versent la goutte,
Et s'enivrent de vin vieux,
Et l'enfer que l'on redoute
N'est que la cave des cieux.

Ce que je vois d'incommode
Dans ce séjour des regrets
C'est qu'une cave si chaude
Ne peut tenir le vin frais [1].

Le refrain est tout aussi irrespectueux que la chanson :

Fuyons le prêtre à voix aigre;
Faisons nos quatre repas,
Puisque quand nous faisons maigre
Les saints n'en sont pas plus gras.

Ce n'est donc pas seulement le patriotisme dont C. Delavigne peut à l'occasion se faire l'interprète. Son talent convient encore à merveille à l'esprit de la bourgeoisie, alors voltairienne, et de la jeunesse fort peu cléricale. Il va devenir le poète du parti libéral avec ses *Vêpres siciliennes*.

On a déjà remarqué que, dans cette tragédie, C. Delavigne est, comme opinion philosophique, un pur disciple du XVIII[e] siècle; que cette pièce est une satire contre l'influence de la religion [2]. C'était alors une raison suffisante pour qu'une partie tout au moins du public accueillît ces vers avec enthousiasme, et l'on sait que les applaudissements ne cessèrent pas pendant toute la durée du dernier entr'acte [3]; que le poète fut même obligé de paraître sur la scène, et qu'il fut acclamé [4]. La pièce pourtant est faible. Le sujet est mal choisi et faux. On ne sait à qui s'intéresser. Aux Français? Mais ce sont des tyrans. Aux Siciliens? Mais ils conspirent contre les Français. C'est la tragédie des *Perses*, composée par un Perse, et jouée en Perse. On a dit justement que cette pièce de Delavigne est la plus faible de tout son répertoire, que l'intrigue est pleine d'invraisemblance et de pauvretés [5]. Quant à la passion, elle ne compte guère. V. Hugo, alors simple critique d'un tout petit journal, reproche au poète des *Vêpres* « d'y avoir introduit

1. Ces vers ont été transcrits par M. Le Goffic sur la feuille de garde d'un exemplaire du *Centenaire de Casimir Delavigne*, appartenant à M. Rident, et certifiés par lui conformes au manuscrit original. Ces messieurs m'ont autorisé à reproduire ces vers inédits. Je leur en exprime ici toute ma gratitude.
2. *La Jeune France, journal de réforme sociale*, 1835-1836, p. 293.
3. Cap, *Casimir Delavigne*, p. 7.
4. *Moniteur* du 24 octobre 1819.
5. Eugène Faure, *Revue indépendante*, 1844, p. 205.

l'amour : cette passion, dont le développement est gêné par celui d'une grande conspiration, ne peut tenir que la seconde ligne dans sa tragédie, et l'amour, au théâtre comme ailleurs, veut toujours la première place[1] ».

Il eût été difficile que le très sage Casimir Delavigne donnât à ses personnages des passions que, pour son compte, il ne connaissait que par ouï-dire. Vivant dans un milieu familial très paisible, il pratique toutes les vertus domestiques, qui ne sont pas toujours des qualités pour un poète. Il est bon et doux, même dans une pièce aristophanesque, *les Comédiens*. Sans doute il y a là de l'esprit, beaucoup d'esprit même[2]. Mais c'est une satire à l'eau de rose. Ce n'est pas le monde du théâtre, vu de l'autre côté de la toile, dans les coulisses, avec sa vie factice et amusante. Les vanités du métier sont mieux peintes dans un trait de Delobelle, les détails intéressants sur ces existences à part sont plus nombreux dans la brochure de M. Ginisty sur la *Vie d'un théâtre* que dans toute cette longue comédie en cinq interminables actes. Elle a surtout un défaut, grave pour une œuvre théâtrale : elle est à la glace. « J'ai vu la nouvelle pièce de M. Casimir Delavigne, écrit, le 12 janvier 1820, l'indulgente duchesse de Broglie; elle est un peu froide[3]. »

On en peut dire autant du *Paria*, dont les incontestables beautés n'éveillent dans l'esprit du lecteur qu'un intérêt assez calme. Les chœurs, qu'on a eu la bien mauvaise idée de comparer et même d'égaler à ceux d'*Esther* et d'*Athalie*[4], tiennent si peu à l'action, qu'ils ne furent pas chantés aux premières représentations. Imprimés après le succès de la pièce, ils apparaissent seulement à la reprise du 19 juillet 1824, avec peu de succès d'ailleurs[5]. L'intrigue, sans être ridicule comme le prétend Stendhal[6], n'est pas logiquement construite, et repose sur un vice fondamental dans la psychologie du principal personnage. Pour qu'Idamore, sur les instances de son père, accepte de renoncer brusquement à sa gloire et à son amour, il faut que la piété filiale soit chez lui d'une force surnaturelle; et d'autre part il faut admettre qu'elle était d'abord bien faible, puisqu'il a pu quitter son père, sans lui donner signe de vie, sans rien tenter pour lui faire connaître ses riomphes. Cette étrange faiblesse est sans doute rachetée par de

1. *Conservateur littéraire*, I, 67.
2. Pichot, *Revue de Paris*, 1832, XLI, 177.
3. *Lettres de la duchesse de Broglie*, publiées par son fils, p. 33.
4. Wisniewski, *Études sur les poètes dramatiques*, p. 134.
5. *Journal des Débats*, 21 juillet 1824.
6. *Racine et Shakespeare*, p. 6.

beaux vers d'une sensibilité racinienne, par des scènes où l'exaltation hausse les personnages jusqu'à la furia des héros romantiques. Mais l'amour, même chez la très pure Néala, garde quelque chose d'apprêté, de livresque : on dirait que l'auteur n'a appris les secrets du cœur féminin qu'à l'école des Classiques. Cela n'empêcha pas le *Paria* de remporter un vrai triomphe, attesté par une parodie, cet ordinaire criterium du succès au théâtre[1]. La jeunesse des Écoles, très ardente et très libérale, ajoutait des allusions imprévues à celles qu'avait intentionnellement prodiguées dans sa pièce l'auteur des *Nouvelles Messéniennes*.

Dans ce second recueil lyrique, la forme est en singulier progrès; un juge délicat et difficile voit en particulier dans une de ces Messéniennes, *Parthénope et l'Étrangère*, une véritable œuvre d'art, et même « le chef-d'œuvre du genre[2] ». Le fond, animé d'un sincère amour de la Grèce, plut fort aux Philhellènes, puisque le critique des *Débats* salua en Delavigne « l'un des chefs les plus ardents de cette croisade littéraire qui secourut la Grèce de ses phrases et la défendit de ses hémistiches[3] ». Je ne crois pas qu'il faille mettre à la fin de cet éloge singulier un point d'ironie. On admirait fort ce nouveau recueil, moins sans doute que le premier, parce que les circonstances étaient moins favorables, mais on le lisait avec une attention qui nous surprend un peu maintenant. Dans l'invocation à Lord Byron, le poète, alors matérialiste, avait, en traduisant son modèle, osé ceci :

Le jour de son trépas, ce premier jour du deuil,
Où le danger finit, où le *néant* commence.

Il y eut des protestations qui le firent réfléchir. Plus tard, le 30 novembre 1826, il écrivait à M^me^ de Courtin : « En racontant dans quelques vers rapides la vie de votre grand homme, que je me suis rappelé de fois vos premiers reproches à la villa Paolina pour ce mot de *néant* qui vous a tant choquée. Je rends justice comme vous à ce génie sans bornes, et je veux bien lui tout immoler, hors la liberté qui vaut mieux même que la gloire[4] ». Le moment approchait où il allait connaître celle qui devait renouveler son cœur et lui révéler la passion vraie qu'il ignorait jusque-là, ignorance dont son théâtre fait foi : si l'on n'en est pas encore persuadé, rien ne le prouverait mieux que cette étrange

1. *Le Gueux*, ou la parodie du Paria, etc., par Théaulon, Dartois et Ferdinand Barba, 1822.
2. Vinet, *Etudes sur la littérature française au* XIX^e^ *siècle*, II, 59.
3. *Journal des Débats* du 17 mars 1827.
4. Mss. I, 54.

pièce de l'*École des vieillards* où, depuis le titre jusqu'aux sentiments des personnages, presque tout semble vieillot ou vieilli.

A son apparition elle remporte, il est vrai, un immense succès, de l'aveu même d'un ennemi littéraire, Alexandre Dumas[1]. La foule l'applaudit, les lettrés s'y intéressent : le *Journal des Débats* consacre quatre feuilletons à son étude[2]. Les contemporains ne trouvent pas étrange cette glorification de l'amour sénile, pour paradoxale qu'elle soit, et contraire à la tradition fort sensée du théâtre[3]. Et peut-être cette indulgence tient-elle un peu aux mœurs nouvelles imposées par l'Empire : Napoléon ne laissant en France que les enfants et les vieillards, on devient, à cette époque, un bon parti vers cinquante ans : Charles a cinquante-huit ans quand il épouse « Elvire », Bernardin de Saint-Pierre soixante-trois ans quand il se remarie : Danville est de cette génération-là. Le rôle est joué par Talma, et Talma y est merveilleux, d'abord parce qu'il est Talma, ensuite parce que le rôle est dramatique, de l'aveu de Dumas[4]. La scène où Danville ouvre son cœur à sa jeune femme paraît à M. Lenient l'égale de l'admirable tirade de Don Ruy Gomez à Doña Sol[5]. M. Legouvé ne serait pas éloigné de préférer sur ce point l'*École des vieillards* à *Hernani*[6] : volontiers il s'écrierait, comme M[me] de Sévigné, et pour la même raison : Vive donc notre vieux Delavigne!

Ces enthousiasmes, qui sont une date, sont soumis à la loi du temps : trente ans plus tard la pièce parait démodée[7], parce qu'elle repose sur l'étude d'un sentiment qui a pu, en vertu de circonstances exceptionnelles, paraître normal, mais qui n'est pas humain. De C. Delavigne, qui prétend nous faire admirer la passion du vieillard, ou de Molière qui s'en moque, c'est Molière qui a raison. C. Delavigne ne connaît pas encore assez le cœur humain. C'est avec son expérience propre qu'il remplit les caractères de ses personnages, et cette expérience est courte. Le cœur du poète a été rempli jusqu'ici par des sentiments estimables, mais peu dramatiques. La camaraderie de collège qui, comme le remarque M. Lenient, a tenu une large place dans la vie de l'homme[8], nous semble en occuper une excessive dans l'œuvre du

1. *Mémoires*, IV, 64.
2. Numéros des 8 et 10 décembre 1823, 3 et 25 janvier 1824.
3. Lenient, *La comédie en France au XIX[e] siècle*, II, 11.
4. *Mémoires*, IV, 65.
5. *La comédie en France*, II, 15.
6. *Soixante ans de souvenirs*, I, 25.
7. Jouvin, *Figaro* du 17 juin 1858.
8. *La comédie*, II, 18-19.
9. *Mémoires*, IV, 64-65.

poète : Labiche, dans l'*Affaire de la rue de Lourcine*, en a fait l'étude définitive et suffisante. Enfin la principale faiblesse de la comédie de C. Delavigne, c'est évidemment le caractère de la femme. Dumas trouve le rôle faux, surtout dans la grande scène où Hortense, entendant son mari rentrer, fait cacher le duc : c'est la scène capitale, et cette situation repose sur une méconnaissance complète du cœur féminin. Le caractère tout entier de la jeune femme est mal posé, incohérent, au témoignage autorisé de Mlle Mars qui, pour le jouer, l'avait fort étudié, et le trouvait des plus difficiles : « Savez-vous pourquoi? disait-elle d'une façon piquante à M. Legouvé. C'est qu'il n'a pas le même âge pendant toute la pièce. Au premier acte, Hortense a vingt-cinq ans; au cinquième, elle n'en a plus que dix-huit. C'est une grande coquette dans l'exposition, et au dénoûment, c'est une ingénue[1]. »

Visiblement, je le répète, C. Delavigne a étudié jusqu'ici le cœur humain surtout dans les livres, et c'est fort insuffisant, particulièrement pour le cœur féminin.

Résumons donc ce qu'il écrit et ce qu'il est, jusqu'en 1826, en tâchant de ne pas forcer la note pour rendre plus vraisemblable la thèse que je propose, en ne diminuant pas la vraie valeur du poète jusqu'au voyage d'Italie, pour l'exagérer après. — C'est un jeune homme qui a de la facilité, de l'esprit à la Voltaire, de l'à-propos; il doit une forte partie de ses succès à la conspiration du public avec lui : il suit son époque et ne la domine pas. Son talent a quelque chose d'un peu mièvre; son théâtre sent le renfermé. Sa « muse », comme on disait alors, s'étiole dans le bien-être familial, dans un cercle d'amis qui l'embrasse et qui l'étouffe. Le poète vivote, et ne vit pas.

Tout cela va changer, heureusement pour lui et pour nous. C. Delavigne va connaître en Italie une existence nouvelle, ardente : il va donc y renouveler son talent, puisque, comme le disait si justement A. Daudet, « le talent, c'est la vie, de la vie intense accumulée[2] ».

## II

C'était la santé qu'on l'envoyait chercher en Italie : il allait y trouver le rajeunissement de toutes ses facultés, en tombant amoureux d'une dame d'honneur de la reine Hortense. Partageant

1. *Soixante ans de souvenirs*, I, 31.
2. *Notes sur la vie*, p. 130.

son temps d'exil entre son château d'Arenenberg sur les bords du lac de Constance, et la villa Paolina à Rome, la duchesse de Saint-Leu, qui restait « la reine » pour les bonapartistes, accueillait volontiers les membres illustres du parti libéral, en vue des intérêts politiques de ses fils, ou de ses propres ambitions[1]. On trouva tout naturel que la famille Bonaparte fêtât les frères Delavigne, qui voyageaient ensemble[2]. La villa était fort bruyante, animée de l'inépuisable gaîté de la maîtresse de la maison, qui aimait à chanter, à danser, au point de choquer les quelques grandes dames qui la visitaient, comme la comtesse Potocka[3]. Les femmes qui ont parlé de la reine Hortense se montrent sévères; ainsi Mme Récamier, qui lui voudrait un peu plus le sens de sa situation, le sentiment de la famille, va jusqu'à dire ce mot qui fait fortune, malgré son injustice : « La reine n'a qu'un défaut, c'est de n'être pas assez bonapartiste[4] ». En réalité c'est au fond une femme très habile, d'une grande séduction, et qui recrute pour son parti avec une suprême habileté[5]. Son salon est très éclectique. Les jeunes légitimistes, attachés à l'ambassade de France, obtiennent de Chateaubriand la permission d'aller s'amuser à la villa Paolina, beaucoup plus vivante que les salons officiels[6]. Ils y trouvent les élèves de la villa Médicis et des Parisiens célèbres, comme C. Delavigne. Seulement on attend le départ de ces apprentis diplomates pour être tout à fait en petit comité; lorsqu'ils sont partis, la vraie fête commence : on distribue quelques exemplaires de la pièce qui vient de réussir à Paris, et chacun lit un rôle[7]. La reine chante sa dernière romance; on compose pour elle des poésies qu'elle aime à mettre en musique. C'est probablement à son intention qu'a été composée la délicieuse villanelle de C. Delavigne, *la Vache perdue*[8]. Notre poète garde si bon souvenir de ces réceptions intimes, qu'il reste en correspondance avec la reine et le prince Napoléon[9]. Ce n'est pas sa vanité d'auteur qui a été touchée, c'est son cœur. Dans l'entourage de la reine il a distingué, non pas la lectrice, la brillante Mlle Cochelet[10], mais une de ses dames d'honneur, timide et réservée, Mme Élisa

1. *Mémoires de la reine Hortense*, p. 13-14.
2. Pichot, *Revue de Paris*, 1832, XLI, 172.
3. *Voyage d'Italie*, p. 54, 87-88.
4. *Souvenirs et Correspondance*, II, 82.
5. Chateaubriand, *Mémoires d'Outre-Tombe*, X, 248.
6. D'Haussonville, *Ma jeunesse*, p. 196-197.
7. *Biographie Universelle*, Supplément, article Reine Hortense.
8. *Mémoires sur la reine Hortense*, etc., par Mlle Cochelet, I, 123-124.
9. Ms. I, 77, 54.
10. *Souvenirs d'une dame du Palais impérial*, dans les *Mémoires de Constant*, II, 289.

de Courtin, avec laquelle il aime à errer dans les jardins abandonnés de la villa, terminés par de superbes arcades en ruines , petite forêt vierge où les amoureux peuvent s'égarer tout en cueillant des violettes. Nous allons les regarder et les écouter, sans crainte de commettre une malséante indiscrétion, car nous avons affaire à un couple d'âmes pures, d'esprits nobles : le deuxième chapitre de leur roman, c'est le mariage, et ceci pourrait s'intituler : « Histoire d'un brave homme et d'une honnête femme ».

Elle appartenait à la famille de l'abbé François Courtin, un des joyeux poètes du Temple : petite-nièce de l'abbé, elle s'appelait Hortense-Eugénie-Élise de Courtin[2]. Le comte et la comtesse de Courtin, en partant pour l'émigration où ils meurent, laissent leur fille chez une maîtresse de pension qui, lasse de ne recevoir aucun argent, fait comprendre à l'enfant qu'elle devient gênante. La petite Élisa, très fière, veut mourir : elle met des sous dans un verre d'eau, les laisse s'oxyder, puis s'empoisonne; on la sauve, et ses camarades, après un petit conseil de famille, décident de s'adresser à la reine Hortense[3], qui, toujours bonne, accueille l'orpheline, et la place chez Mme Campan, dans cette maison dont elle est « princesse protectrice », où huit cents jeunes filles prient pour l'empereur et pour leur bienfaitrice[4]. A ce moment Élisa a six ans[5]. Elle apprend d'abord à faire de petits travaux d'agrément, puis son instruction est poussée très loin. Son passage à Écouen n'a pas laissé de traces dans les archives des maisons de la Légion d'honneur. Mais elle en avait gardé bon souvenir : plus tard elle aimera faire les honneurs du bois d'Écouen à celui qu'elle aime[6].

Elle reste dans cette maison jusqu'en 1814. L'Empire tombé, la reine Hortense fait venir auprès d'elle la jeune fille qu'elle n'abandonne pas[7], et qui la suit à Saint-Leu d'abord, puis à Arenenberg, et enfin à la villa Paolina. Plusieurs fois, au temps de sa puissance, la reine avait voulu la marier : une fois même la chose avait failli réussir, quand, heureusement pour C. Delavigne et pour nous, la recette générale qu'elle devait apporter en dot à son futur mari fut interceptée par l'Impératrice[8]. Il y avait eu là plus qu'un

1. Comtesse Potocka, *Voyage d'Italie*, p. 163-164.
2. Le Goffic, p. 9, note.
3. Mlle Cochelet, I, 412-414.
4. *Mémoires de la reine Hortense*, p. 263.
5. Mss. II, 10.
6. Mss. II, 35.
7. Mlle Cochelet, I, 339.
8. Mlle Cochelet, I, 170-172.

projet vague, car nous verrons Delavigne jaloux du souvenir que Mme de Courtin gardait à un familier de la Malmaison, mort depuis longtemps. L'amour chez C. Delavigne n'allait pas du reste sans jalousie : il était jaloux même de l'affection reconnaissante qu'Élisa gardait à la reine Hortense[1].

La jeune fille (que C. Delavigne appelait d'abord cérémonieusement madame, parce qu'elle était chanoinesse[2]), possédait, dit Germain Delavigne dans sa notice sur son frère, « toutes les qualités d'un esprit élevé et d'un cœur digne de comprendre celui qui avait su l'apprécier et la choisir ». L'éloge est entortillé comme forme, mais très juste au fond : Mme Courtin paraît avoir été une femme supérieure. L'italien, l'anglais et l'allemand lui sont familiers[3]. Elle lit dans le texte Shakespeare et Schiller[4] : elle les aime, elle en sent les beautés, elle apprend à Delavigne à les connaître et à les aimer[5]. Elle est bonne musicienne, et joue de la harpe. Elle sait peindre assez bien pour pouvoir envoyer au poète la reproduction des paysages qu'ils ont admirés ensemble[6]. Avec cela, très modeste, cachant son mérite, si bien que Delavigne admire chez elle « tous les dons d'un esprit si juste, si brillant, et cependant si nonchalant à se montrer dans la conversation du monde[7] ». Ses lettres devaient être charmantes, si on en peut juger par ce court fragment que le poète a transcrit, plein de malice tendre : « vous qui m'avez appris si bien à aimer, ne saurez-vous m'apprendre à le dire; vous est-il donc plus facile d'enseigner ce que vous ne savez guère, que ce que vous savez si parfaitement[8] ? » Son caractère vaut son esprit, et semble avoir été une de ses séductions. Delavigne lui écrit, le 5 juin 1826, à propos de ses lettres : « Vous êtes aussi digne d'estime que vous êtes aimable. Lorsque vous me disiez que vous seriez heureuse de les recevoir, vous me disiez votre pensée. Vous la dites toujours et à tout le monde, avec autant de douceur que d'audace. C'est encore ce qui me charme en vous; c'est ce qui vous rend toute-puissante[9]. » Ce qu'il y a d'un peu viril dans cette franchise est corrigé par une tendance au romanesque. Depuis qu'ils s'aiment, elle a pris pour devise : « Jamais moins, plus ne peux[10] », et elle a donné à son

1. Mss. II, 43.
2. Mss. I, 76.
3. Mss. II, 29 et I, 84.
4. Mss. I, 80.
5. Mss. I, 70.
6. Mss. I, 84.
7. Mss. I, 52.
8. Mss. I, 82.
9. Mss. I, 50.
10. Mss. I, 72.

féal la suivante : « Encore plus[1] ! » Elle aime à rêver, et n'admet guère qu'on la dérange dans ses rêveries[2]. Tout cela, sans verser dans la mièvrerie ; à certains moments Delavigne lui reproche d'être un esprit fort, de ne pas croire, par exemple, aux « doux pressentiments[3] ».

Voilà, certes, une physionomie morale attrayante, mais il y manque une chose fort importante : la figure, la beauté physique. Nous n'avons pas malheureusement son portrait, celui qu'elle avait donné à Delavigne, fort tendre, et qui, suivant la mode du temps, « regarde douloureusement le ciel[4] ». A son défaut, il faut essayer de le rétablir, d'après les quelques renseignements qui nous restent dans cette correspondance. Elle était belle, fort belle même : elle avait de beaux cheveux blonds[5], si bien que, dans la litanie des surnoms que l'amoureux lui donnait, figure *Biondetta*[6]. Son teint était coloré, vermeil comme un beau fruit[7]. Elle était si sûre de sa beauté, qu'elle ne songeait guère à la faire valoir, qu'elle était à peine assez coquette : à distance, le poète aime à la revoir « telle que vous étiez, lui écrit-il, avec cette robe de pénitente que vous pariez de vos grâces si simples, avec votre voile et votre schall jetés négligemment, et même avec cette chaussure dont vous étiez un peu honteuse, et qui, je m'en souviens, défendait assez mal vos jolis pieds[8] ».

Telle était la femme dont l'amour devait dessiller les yeux du poète sur les mystères du cœur. Elle présentait avec lui les affinités, et aussi les contrastes, nécessaires pour que leur affection devînt de l'amour, et leur amour une belle et bonne passion : car, tandis que leur roman rend Delavigne tout mélancolique, M^me^ de Courtin en devient très gaie : « Ne vous y trompez pas », lui écrira-t-il plus tard, le 5 février 1828, alors qu'elle est à Paris, installée dans un couvent, « ne vous y trompez pas, méchante Élise chérie, je veux bien qu'il y ait un peu d'amour dans ces grâces d'un esprit toujours présent, dans cette gaieté d'une recluse *aussi folle qu'une alouette* accoutumée à sa cage. Il y en a plus encore, oui, cent fois davantage, dans le recueillement, dans la mélancolie d'un pauvre amant qui languit en silence devant la grille élevée entre lui et tout ce qu'il aime. Pour moi, je ne me défie un peu de votre amour

1. Mss. I, 54.
2. Mss. II, 5.
3. Mss. I, 78.
4. Mss. I, 57.
5. Mss. I, 56.
6. Mss. I, 82.
7. Mss. II, 35.
8. Mss. I, 75.

que les jours où vous avez tant d'esprit[1] ». Au début de leur roman, elle reste fière, un peu sévère, et le désole quelquefois par des regards qui le tiennent à distance[2]. Même quand leur tendresse est bien assurée, elle a des retours de fierté, et lui semble aussi imposante que la marraine de Chérubin[3]. Par contraste, la jeune fille lui paraît plus charmante encore quand elle devient douce, prévenante, attentive amie du poète, suivant des yeux ses moindres mouvements, laissant lire sur sa mobile physionomie tous les sentiments qui passent sur les traits de celui qu'elle aime, s'attristant de ses chagrins, s'embellissant de la joie de C. Delavigne, « quand une noble inspiration, dit-il avec fierté, vient me faire sentir que je vaux quelque chose[4] ». Curieux mélange de passion et de réserve, elle lui écrit des lettres brûlantes[5], elle l'appelle son Dieu[6]; puis elle s'effraye un peu de la violence de la passion qu'elle excite chez son poète, et celui-ci est obligé de la rassurer : « Je voudrais par une lettre bien tendre, mais bien sage, calmer l'agitation de votre âme. Je voudrais que ce doux épanchement de mon cœur pût rendre la paix au vôtre. Que n'est-il en moi d'exercer quelque influence sur votre santé, qui m'est plus précieuse que la mienne. C'est mon désir du moins. Je le tenterai. J'imposerai silence à des souvenirs qui me parlent sans cesse de ce bonheur plein d'émotion, de ce bonheur violent dont l'ivresse vous attriste, vous effraye, et m'ôte à moi jusqu'à la faculté de penser et de sentir... Pauvre fleur délicate, détournez-vous de mes caresses, refusez-les, je m'y résigne, puisque vous pensez que mon souffle même, qui devrait vous donner la vie, pourrait vous flétrir[7] ».

Ses craintes sont multiples; elle se défie un peu de cette famille qui a accaparé jusqu'ici toutes les tendresses de C. Delavigne[8]; elle se méfie surtout de l'imagination du poète[9]; elle se demande s'il n'aime pas en elle un simple rêve[10]; elle écoute ses madrigaux avec un certain scepticisme[11]. Elle craint longtemps que toute cette passion ne soit de la littérature, que le poète ne fasse de la copie en lui écrivant; on le voit à toutes les précautions que Delavigne prend pour la rassurer sur la franchise de ses sentiments : « Peut-

1. Mss. I, 63.
2. Mss. I, 49.
3. Mss. II, 15.
4. Mss. I, 59.
5. Mss. I. 79.
6. Mss. II, 8.
7. Mss. I, 67.
8. Mss. II, 4.
9. Mss. I, 49.
10. Mss. I, 52.
11. Mss. I, 71.

être leur violence, que vous ne pouvez comprendre, vous étonne et vous trouve incrédule, parce que leur peinture, qui n'est que fidèle, vous semble une exagération des vôtres. Vous qui m'aimez tant, aimez un seul jour comme moi, et relisez mes lettres. Alors je serai justifié par votre tendresse même[1] ». Elle voudrait être fée, pour détruire son imagination, et voir ensuite ce qui resterait d'amour vrai dans son cœur[2]. Cette incrédulité le désespère : « Vous qui m'appelez votre dieu, et qui doutez de mon amour, vous qui ressemblez à cet apôtre défiant de l'Évangile, venez, incrédule, venez apprendre à croire en touchant les plaies de mon cœur[3] ». C. Delavigne aurait dû être moins surpris : toute femme aimante en est là, au début tout au moins, lorsqu'elle aime un homme d'imagination, un rêveur, un poète : Est-ce moi qu'il aime, se demande-t-elle, ou sa chimère? Si le rêve venait à finir, s'il me voyait telle que je suis en réalité, m'aimerait-il encore? — Je suppose que Mme Julie Charles dut se demander plus d'une fois si c'était bien elle qu'aimait Lamartine, ou Elvire. Pour plus de sûreté, Mme Élisa de Courtin demanda fort vite à C. Delavigne quelles étaient ses intentions, et l'honnête homme lui répondit : « Vous êtes la femme unique avec qui je consentirais à me lier pour la vie sans effroi de l'avenir. De vous seule j'accepterais une fortune, et je croirais vous la donner... Oui, votre nature est supérieure à la mienne, j'aime à le sentir, je trouve un charme à l'avouer. Ce n'était pas assez d'être belle, de m'enchaîner par tous les dons d'un esprit si juste, si brillant..., vous deviez encore me forcer de vous admirer. Ange, vivez donc en paix, si la certitude de notre union est devenue nécessaire à votre bonheur. Vous serez ma femme devant les lois et les préjugés humains, ou seulement devant Dieu[4] ».

## III

Ainsi rassurée du côté des conventions sociales, Mme Élisa de Courtin peut aimer C. Delavigne devant Dieu. Les deux fiancés, profitant de l'aimable sans façon des mœurs italiennes[5], se promènent de préférence dans les églises. Ils assistent ensemble aux grandes cérémonies mondaines et officielles, aux fêtes de Pâques,

1. Mss. I, 61.
2. Mss. II, 3.
3. Mss. II, 8.
4. Mss. I, 52.
5. Comtesse Potocka, p. 54-55.

toujours fort courues à Rome[1]. Plus tard il aime à lui rappeler leur présence « au Miserere, sous cette grande coupole de Saint-Pierre, où votre bras s'appuyait sur le mien, où je vous parlais tout bas, où votre voile venait dans mes yeux. Je croyais le sentir encore, et il m'est arrivé de lever la main pour l'écarter, afin de vous mieux voir. Oui, je vous voyais... » Perdus dans la foule, ils sont tout à coup surpris par l'entrée du corps diplomatique, et n'ont que le temps de se replier en déroute dans une chapelle sombre[2].

Le moment du départ arrive, trop vite. C. Delavigne termine son voyage dans la tristesse. A Florence, les jours lui semblent longs : « Si vous saviez combien le beau monde m'a ennuyé[3] ! » A Venise, sa vanité d'auteur le console un peu : il a rencontré une femme spirituelle et brillante, avec laquelle il cause beaucoup de son futur *Louis XI* et des *Messéniennes*[4]; mais elle a beau avoir du piquant, rien ne peut plus se comparer à la femme charmante qui seule occupe sa pensée : « Tenez, voici des fleurs cueillies à Lido (*sic*) sur le rivage de la mer, où un gondolier m'a chanté hier la fuite d'Herminie et la mort de Clorinde. Croiriez-vous que je lui ai acheté un vieil exemplaire du Tasse en lambeaux. C'est un dernier souvenir de l'Italie où je vous ai connue, et de cette triste Venise où j'ai tant pensé à vous[5] ». Ce qui le soutient, c'est l'espoir de revoir bientôt Élisa : ce qui l'inquiète, c'est la crainte que l'absence ne lui ait fait déjà quelque tort dans son esprit : « Ne me recevez pas d'un air fâché », lui écrit-il, au moment de la retrouver dans la résidence habituelle de la reine Hortense, au château d'Arenenberg.

Morne, froid, assailli par les bourrasques, assiégé par les neiges, dominant, dit Chateaubriand, une vue étendue mais triste, des prairies noyées, des bois sombres, le château est près du lac, où l'on aperçoit « quelques oiseaux blancs voltigeant sous un ciel gris, et poussés par un vent glacé[6] ». Ce n'est plus le paradis de la villa Paolina, et l'automne est venu, mais les amoureux portent le printemps dans leur cœur : ils reprennent leurs longues causeries, de grand matin : « Je me réveillais, lui écrira-t-il plus tard en revenant sur ses souvenirs, et ma première pensée, mon premier

1. *Souvenirs et correspondance de Mme de Récamier*, I, 221-222.
2. Mss. I, 49.
3. Mss. I, 49.
4. Mss. I, 50.
5. Mss. I, 50.
6. Lettre de la reine Hortense à Mme Récamier, dans les *Souvenirs*, II, 88. — Chateaubriand, *Mémoires d'Outre-Tombe*, X, 257.

regard se tournait vers vous. Je ne voyais que vos fenêtres, et j'attendais que le bruit de vos persiennes m'annonçât que vous aviez ouvert les yeux; car c'est alors seulement qu'il faisait jour. Le temps me pesait jusque-là, et je vous sentais absente tant que vous ne pouviez pas penser à moi[1] ». Craignant d'être indiscret, l'amoureux part une seconde fois, plus vite qu'il ne voudrait, et plus désolé encore qu'à la première séparation. Soit que l'Italie n'ait pu lui donner toute la santé qu'il était venu lui demander, soit que la tristesse ait usé ses forces, il lui écrit ce billet où perce pour la première fois cet aveu de lassitude physique qui revient souvent dans cette correspondance, et donne à son amour une mélancolie vraie, qui n'a rien de littéraire : « Que le bonheur passe vite, Élise! On ne commence à le sentir que quand on le regrette. Il me semble que je n'ai pas été assez heureux du mien... En dépit de tous mes efforts, mes yeux se sont mouillés quand j'ai senti la barque m'entraîner si vite... Je n'ai cessé d'agiter mon mouchoir jusqu'au moment où nous sommes entrés dans le port de l'autre côté du lac. Je ne vous voyais plus, et vous ne pouviez plus me voir; je le savais, mais mes bras se lassaient pour vous, et je jouissais de ma fatigue[2] ». Le 15 septembre il est à Strasbourg, regrettant de n'avoir pas dit assez à Élisa combien il l'aime, combien il lui est reconnaissant de l'avoir aimé[3]. Il en repart le 16 pour Paris, où il reprend son existence habituelle, ensoleillée maintenant par l'amour. Il revit ces quelques semaines d'enchantement, il revoit « cet azur profond, cette lumière éclatante et pure », qu'il désespère de pouvoir rendre jamais[4]. Il passe par les tourments habituels à toute absence, surtout aux grands éloignements; quand il ne reçoit pas de lettre, il est obligé de faire appel à toute sa raison pour étouffer les murmures de son cœur : « Je deviens assez juste, écrit-il le 30 novembre 1826, pour ne vous pas croire un peu coupable. D'ailleurs vos lettres ont maintenant un monde à traverser pour venir jusqu'à moi... Je cherche du courage et de la patience dans celles dont je ne puis me lasser, quoique je les relise chaque jour, en m'efforçant de les croire de la veille[5] ». C'est qu'en effet leurs lettres vont bien lentement, ayant à traverser une telle distance : nous le savons par les petits calculs que l'employé de la poste écrit tout bonnement sur le côté extérieur du papier à lettre qui sert d'enveloppe : 80 centimes pour la France,

1. Mss. I, 51.
2. Mss. I, 51.
3. Mss. I, 52.
4. Mss. I. 53.
5. Mss. I, 53.

40 pour l'étranger[1]. Et ce vulgaire détail, en apparence bien insignifiant, augmente pour celui qui a le manuscrit même sous les yeux l'intérêt de cette correspondance; elle ne ressemble pas à un roman par lettres, le genre littéraire le plus insipide du monde, puisqu'il parvient à rendre ennuyeux même la *Nouvelle Héloïse*,

Nous n'avons pas dans ces manuscrits l'alternance classique « du même à la même », « de la même au même », car les lettres de C. Delavigne y figurent seules. Elles nous apprennent que dans l'été de 1827, le poète fait un second voyage à Arenenberg, où il recommence ses « longues et charmantes conversations » d'antan[2]. Son zèle est récompensé : il reçoit le portrait d'Élisa, et l'emporte comme une consolation, quand, pour la troisième fois, il connaît l'amertume des adieux. C'est dans un cadre très romantique qu'il nous dépeint cette nouvelle séparation, car il a eu son « lac » lui aussi, mais il en a gardé pieusement le souvenir pour lui-même. Cette fois, Mme de Courtin l'avait accompagné jusqu'à l'autre rive. De Strasbourg, où il est encore revenu pour rentrer à Paris, il écrit à Élisa, qu'il tutoie sous prétexte qu'il ne s'adresse pas directement à elle, mais à son portrait, et qu'on a toujours le droit de tutoyer un tableau : « Écoute, Élise (c'est à l'Élise du portrait) écoute : si tu savais, Élise, j'ai cru que mon âme allait me quitter quand ce coup de rame donné avec tant d'indifférence par celui qui conduisait sa barque a séparé deux mains si tendrement unies ». Il avoue même, maintenant que le danger est passé, l'idée folle et touchante qui lui était montée du cœur à la tête, et qui aurait fort épouvanté la tendre Élisa, s'il l'avait mise à exécution. « Tu me croiras, Élise, je ne concevais pas, et je ne puis concevoir dans ce moment même où je t'écris, comment celui qui voit ainsi s'enfuir son bonheur, ne se jette pas dans le lac, ne rejoint pas à la nage la barque qui emporte sa vie, dût-il, épuisé de fatigue, frissonnant encore, mais brûlant d'amour, tomber aux pieds de celle qu'il a su retrouver, en lui disant : je n'ai pas pu, me voilà!... oh! je l'ai eue cette pensée, et la folie n'est pas de l'avoir eue, mais de ne l'avoir pas accomplie[3]. » Il est bien heureux au contraire que, pour reprendre un mot de Daudet, Casimir-Sancho-Pança ait retenu sur la rive Don Quichotte-Delavigne, car le roman aurait risqué fort de se terminer brusquement par un dramatique fait divers; un peu piteusement, le pauvre amoureux avoue qu'il n'a pu résister à toutes ces émo-

1. Mss I, 62.
2. Mss. I, 76.
3. Mss. I, 57.

tions : la nuit a été bien triste. « Je te l'avouerai même, mon Élise, si tu me promets de ne pas t'en chagriner, ce n'est pas mon cœur seul qui a souffert. Soit que tant d'émotions violentes eussent irrité mes nerfs, soit que la fraîcheur du lac, dont je ne pouvais m'apercevoir, m'eût fait mal, mes douleurs se sont réveillées dans la voiture. » Un léger parfum de tisane flotte dans toute cette aventure : les deux amoureux sont obligés de se soigner, chacun de son côté : « Nous nous sommes reposés sept heures dans de bons lits à la porte de la ville. Nous coucherons encore cette nuit ci, écrit-il de Strasbourg. Oh! je me ménage! je me soigne! tant de bonheur m'est promis! Comment se porte mon Élise? a-t-elle pris le lait de chèvre ce matin?[1] » Elvire était poitrinaire, mais Raphaël au moins ne mettait pas de cache-nez, et c'est justement le cas de notre pauvre poète, dont le cœur est robuste, mais dont le corps est délicat : « Elle est loin de moi, et loin de moi c'est encore elle qui a calmé mes souffrances. J'ai eu recours à son dernier présent, à ce fichu bleu qu'elle a porté. Je l'ai roulé autour de ma tête, et au bout d'une heure, par un prodige d'amour, mon mal avait cessé[2] ». Tout cela nous fait un peu sourire; peut-être est-ce notre faute après tout. C'est sans doute parce qu'il s'agit d'un poète de 1830, que nous serions tentés de railler toutes ces précautions que la passion la plus vraie, la plus touchante, peut à peine nous faire prendre au sérieux. Le romantisme nous a habitués à croire que les grandes passions méprisent l'hygiène, que le véritable amoureux, tout trempé de pluie, dédaigne souverainement pour son compte

...ce que peut un nuage des airs
Nous jeter en passant de tempête et d'éclairs.

Il doit même pousser le dédain de la prudence jusqu'à rester assis, en extase, auprès de sa maîtresse, sur la roche où le vent jette l'écume du lac

sur ses pieds adorés!

Mais Casimir Delavigne n'était pas romantique : le poète de la bourgeoisie avait bien le droit, dans sa vie réelle, de veiller à la santé de celle qu'il aimait, et de se soigner lui-même comme un bourgeois prudent. Cela ne dut pas le faire déchoir dans le cœur d'Élise, au contraire : puisqu'il y a dans toute femme une sœur de charité qui sommeille, et qui se réveille à l'occasion, la bonne

1. Mss. I, 57.
2. Mss. I, 58.

Élisa dut s'attendrir, et conclure seulement que l'isolement ne valait rien pour son poète. Son portrait avait déjà fait la conquête de la famille Delavigne[1]. Elle se décida à quitter Arenenberg et sa protectrice pour venir se fixer à Paris, exauçant ainsi le vœu de C. Delavigne qui, tout transporté, lui écrit, le 30 octobre 1827, de la Madeleine : « Quoi! vous soumettez votre volonté à la mienne? votre avenir dépend d'un mot de moi. Vous feriez à la crainte de me voir malheureux le sacrifice de tout ce qui vous est cher et sacré! Je serai à Paris samedi soir pour ne plus le quitter. J'y serai avant vous sans doute. Mais dès que vous arriverez vous m'écrirez un mot pour me dire où je dois aller vous voir[2] ».

Arrivée en novembre, Mme Élisa de Courtin s'installe provisoirement chez Mme Duhamel, 103, rue du Faubourg-Poissonnière[3], puis en décembre, au couvent des dames du Saint-Sacrement, 112, rue Neuve-Sainte-Geneviève[4]. En mai 1828, elle retourne chez Mme Duhamel; en novembre on la trouve chez Mme Aspelly, 4, rue Thérèse[5], en décembre 1829 chez Mme Lacroix, 118, rue du Faubourg-Saint-Denis[6]. C'est la fidèle correspondance de C. Delavigne qui nous conduit ainsi à la suite, à la poursuite de la femme aimée. Quels que soient les domiciles, et même au couvent, l'amoureux sait toujours parvenir jusqu'à celle qu'il aime, un peu attristé quand la grille du parloir ne lui laisse voir que la moitié du visage chéri[7], plaisantant tristement sur la sévérité de la règle qui sépare de Mme de Courtin « la vostra, sorella, Santa Casimira[8] ». Heureusement il y a les jours de sortie, et l'on se donne des rendez-vous, au Salon, sans avoir l'air de se connaître[9], au Jardin des Plantes, où, loin des curieux qui vous connaissent, on peut se promener ensemble[10], dans le jardin de la rue Thérèse, auquel il reste particulièrement reconnaissant : « Je me suis donc promené avec vous une fois encore, j'ai senti votre bras s'appuyer sur le mien dans ce jardin où sans doute je ne rentrerai jamais. On éprouve toujours un serrement de cœur en quittant les lieux qu'on ne verra plus. Que de fois j'ai tressailli en passant le seuil de cette

1. Mss. I, 60.
2. Mss. I, 65-66.
3. Mss. I, 4.
4. Mss. I, 64.
5. Mss. II, 24.
6. Mss. II, 32.
7. Mss. I, 63.
8. Mss. II, 29.
9. Mss. II, 10.
10. Mss. II, 35.

porte! Qu'une seule minute d'attente m'y paraissait sans fin. Je me penchais pour voir à travers la serrure si l'on accourait au bout de l'allée. Que j'ai eu de bonheur dans cette douce retraite! Où trouverai-je jamais les heures plus courtes? hier encore j'y croyais respirer l'air de Rome, et je cherchais à mes pieds les violettes de la villa[1] ».

C'est surtout dans les églises qu'ils aiment à se rencontrer, ayant gardé bon souvenir de leurs escapades à Rome : « J'ignore encore si c'est samedi ou vendredi que je vous reverrai à Sainte-Geneviève; mais ce que je sais, mon Élisa, c'est que le temps me pèse, et que j'aspire au moment où je dois vous revoir. Comme sous le dôme de Saint-Pierre, comme dans les nefs de Saint-Jean de Latran, je donnerai le bras à ma sœur de Rome ». Le seul inconvénient, c'est que, en France, les églises ne sont pas très confortables : on peut s'y enrhumer : « Samedi, dit un billet du 7 février 1828, j'attendrai mon amie à Sainte-Geneviève. J'y serai à midi. Qu'elle ne m'y devance pas; car elle pourrait y prendre du froid[2] ». C'était cette église qui avait leur préférence : c'était là qu'il aimait à répéter ses engagements, ses promesses d'avenir : « J'ai beau chercher dans mon cœur, je n'y trouve que de l'amour, qu'un amour sans bornes, dont je veux demain vous renouveler la sainte assurance dans ce temple où je vous attendrai[3] ». Nous voilà bien loin des stances du vendredi saint. Le poète voltairien a subi l'influence éternelle de la femme dont l'amour vrai a presque toujours quelque chose de religieux, et qui ne peut aimer sincèrement un impie sans essayer de le convertir. Nous entrons ainsi dans le vif du sujet, car après avoir essayé de pénétrer dans l'intimité intellectuelle de la femme qui a eu tant d'influence sur le cœur de l'homme, partant sur le talent du poète, après avoir esquissé les différents chapitres de leur roman, il nous reste à voir, grâce à cette correspondance, comment et à quel point l'amour a été pour les facultés sensibles et créatrices de C. Delavigne un véritable renouveau.

## IV

Pour que cet amour puisse avoir une réelle influence sur le talent du poète, il faut qu'il en soit la cause et non l'effet; que

1. Mss. II, 23.
2. Mss. I, 64.
3. Mss. II, 33.

cette passion vienne du cœur et non de la tête de C. Delavigne; car, sans cela, nous aurions, dans ces lettres intimes, de la simple copie, un peu moins soignée que les autres œuvres, parce que le public, à qui elle serait destinée, se réduirait à une personne. M. Genet, qui a vu cette correspondance, estime qu'elle est purement littéraire, que C. Delavigne n'aime pas Mme de Courtin, qu'il croit l'aimer, qu'il fait du style[1]. C'est une erreur, mais une erreur qui s'explique d'autant mieux qu'elle contient une part de vérité, et que, surtout au début de son roman, C. Delavigne est encore un peu homme de lettres, qu'il soigne sa prose, qu'il corrige certaines imperfections de forme. C'est ainsi qu'il met d'abord : « Ma première pensée, mon premier regard *étaient pour* vous ». Puis pour rendre la tournure un peu plus imagée, il biffe ces deux mots et écrit à la place : *se tournait vers*[2]. Il se met visiblement en frais pour sa jolie correspondante. Ainsi, voulant lui expliquer les raisons de sa tristesse loin d'elle, il prend, trop longuement, la forme un peu apprêtée de l'apologue : « Voici une histoire qui vous peindra l'état de mon âme quand je suis sans nouvelles de vous. Je l'ai lue autrefois dans un livre plein d'enchantements. Je vais vous la raconter. Ecoutez bien!

« Un jour, un prince voyageur arriva dans une ville très peuplée et cependant très silencieuse. Tous les habitants étaient tristes et portaient des habits de deuil. Le voyageur voulut connaître la cause de cette mélancolie universelle, et demanda pourquoi ce silence et ce goût de tout un peuple pour les couleurs funèbres. Un vieillard lui montra de la main une corbeille, et lui fit signe de monter dedans. Comme le prince aimait les hasards, il obéit. La corbeille l'emporta au haut des airs avec une incroyable rapidité. La terre n'était plus qu'un point au milieu de l'espace. Des mains invisibles le déposèrent dans un palais divin, dans des jardins enchantés, où la musique, la peinture, tous les arts qui attendrissent les cœurs, qui les élèvent et les enflamment, où la liberté, ce premier des biens, lui rendirent la vie si douce et si nouvelle, qu'il crut n'avoir pas vécu jusqu'alors. Là il vit une femme, je me souviens qu'il y a blonde dans l'histoire, une femme bonne, belle, de l'esprit du monde le plus délicat, une femme unique entre les femmes. Il en devint éperdument amoureux, en oublia pour elle ses amis et sa patrie. Mais au bout d'un mois qui avait passé comme un jour, un matin il se réveilla dans la corbeille. Elle redescendait vers la terre, et quand il se retrouva

1. *La Normandie artistique et littéraire*, n° de novembre 1896, p. 129-130.
2. Mss. I, 51.

dans la ville silencieuse, il comprit, par sa tristesse, pourquoi tout le monde était triste. Il ne vivait plus qu'en souvenir [1]. »

D'autrefois c'est, dans la tonalité un peu simple de ses lettres, une jolie tendresse qui chatoie tout à coup : « N'essayez pas de me paraître meilleure, plus belle ou plus aimable : vous perdriez à être mieux, car vous seriez autrement [2] ». Il y a mieux que ces madrigaux : il y a de temps en temps des remarques de psychologie sentimentale, qui montrent le poète analysant ses impressions, et trouvant du nouveau dans son propre cœur, parce qu'il y regarde plus avant : « Il y a aussi une convalescence pour le cœur après des angoisses douloureuses. Il revient peu à peu ; il se fie à peine aux nouvelles qu'on lui donne pour le rassurer, il a besoin d'en recevoir souvent, bien souvent, ou la rechute arrive [3] ».

Mais tout cela suffit-il à prouver que ces lettres sont trop littéraires, que l'auteur s'y fait trop voir? Qu'y a-t-il d'étonnant à à ce qu'un poète trouve, pour exprimer ses propres passions, d'aussi heureuses formules que celles qu'il prête à ses personnages?

Je sais bien qu'il y a encore autre chose, et que ce nouveau symptôme paraîtra peut-être un peu plus grave : il y a par-ci par-là des réminiscences littéraires : quand il écrit : « Hélas! ma sœur, votre frère est parti, il est loin de vous [4]! » il nous semble bien qu'il y a là un écho voulu de la fable des Deux Pigeons. Une autre fois, c'est une paraphrase en règle d'un apologue. « Mon Elise bien-aimée, n'est-ce pas sur deux amants que La Fontaine aurait dû faire sa jolie fable des deux amis? Les pressentiments ne sont-ils pas plus naturels encore en amour qu'en amitié? Pour moi, je n'en saurais douter, unique objet de mes pensées, chère inquiétude de ma vie, et cette nuit j'en ai fait l'épreuve. Il m'a semblé que cette cloche qui vous ôte le sommeil me réveillait tout à coup. J'ai rêvé que vous étiez malade. J'ai cru voir vos yeux plus beaux encore et plus dévorants que de coutume, mais animés de cette ardeur que donnent la fatigue et l'insomnie. Hélas! et je n'ai pu, comme un des deux amis de la fable, m'élancer près de vous pour vous dire : vous m'êtes apparue un peu triste. Quel est votre mal? Voulez-vous mes soins? Est-ce un mauvais songe qui vous trouble? Reposez, ma sœur, ma douce amie, je vais m'asseoir là près de vous. J'écarterai de votre couche les terreurs et les noires visions. Je veillerai, et je serai trop payé en vous regardant dormir [5]. »

1. Mss. I, 77-78.
2. Mss. II, 6.
3. Mss. II, 40.
4. Mss. I, 51.
5. Mss. II, 7.

Passe encore pour du La Fontaine; mais n'y a-t-il pas quelque pédantisme à s'inspirer de l'élégie de Catulle,

Vivamus, mea Lesbia, atque amemus,

et d'écrire au portrait d'Élise : « Mille baisers avant de vous quitter! Encore mille! Et je reviens à la hâte pour t'en donner mille encore [1] ». Sans doute M^me^ de Courtin ne connaissait pas Catulle, et c'est une petite trahison que de profiter de l'ignorance d'une femme pour démarquer ainsi un poète latin. Mais ce n'est pas chose rare, après tout : d'aucuns ne rougissent pas, en pareil cas, de transcrire tout simplement du Musset, au petit bonheur. Cela vaut encore mieux pour un poète, que de se citer soi-même; j'avoue du reste que Delavigne ne s'est pas refusé cette dernière vanité d'auteur. Il se rappelle, en écrivant à M^me^ de Courtin, qu'il a fait jouer l'*École des vieillards*, et il le lui rappelle : « Bonne et chère Élise, que les assurances de votre tendresse sont douces à mon cœur toujours inquiet, toujours tourmenté d'une crainte jalouse. Pardonnez-lui cet effroi si naturel. Ne savez-vous pas qu'un poète qui vous aime, a dit :

Quand on aime avec crainte, on aime avec excès [2]. »

Il remonte même jusqu'au *Paria*. Comme M^me^ de Courtin lui avait écrit qu'elle l'aimerait jusques *après la vie*, il lui répond galamment : « Le ciel est plus ta patrie que la mienne. Mais tu m'y mèneras; tu le trouverais trop désert si je n'y étais pas. Néala, que ferais-tu de l'éternité sans moi [3]? »

C'est bien d'un auteur, tout cela, et pourtant c'est bien humain. Chaque spécialiste garde sa spécialité, même en aimant, le poète aussi bien et même mieux que tout autre. Lamartine a démarqué pour Elvire des vers composés pour Graziella, et pourtant il était très amoureux et de bonne foi; C. Delavigne a fait de même. Autre circonstance atténuante : c'était au début de sa passion, quand son imagination était encore un peu de la partie. Puis l'amour réel et profond l'emporte peu à peu. L'auteur disparaît et le talent s'éclipse : l'homme reste là, seul, ne pensant qu'à sa passion, négligeant la forme, se permettant toutes les négligences, les répétitions de mots, les fautes d'orthographe. Plus que tout autre, C. Delavigne dépouille le « vieil homme », et son cœur

1. Mss. I, 58.
2. Mss. I, 71.
3. Mss. I, 81.

rajeuni ne vit plus que dans l'heure présente, oubliant et dédaignant presque, un instant, les affections d'autrefois.

L'auteur de *Premières Messéniennes*, le poète national qui devait ses premiers triomphes à son patriotisme lyrique, rentre sans plaisir dans ce pays qu'il avait pourtant quitté avec tant de tristesse, parce qu'il s'éloigne de l'aimée : « Jugez vous-même si mon cœur a changé, lui écrit-il le 15 septembre 1826, de Strasbourg; j'ai revu la France sans plaisir. J'ai fait le premier pas dans la patrie avec un sentiment de chagrin et d'ennui que je n'ai pu vaincre ni cacher [1] ». Les affections de famille pâlissent également, offusquées par la passion nouvelle. Déjà, pendant le voyage d'Italie, son frère le gênait par moments, témoin importun de ses rêveries [2] : le pauvre Germain eût été navré s'il avait pu lire ces mots écrits dans leur chambre d'hôtel, à Strasbourg : « Hélas, ma sœur, votre frère est parti... Il ne sait que faire de sa vie, et les heures où on l'empêche de vous donner sa pensée tout entière lui deviennent si longues qu'il prend en dégoût jusqu'aux amis qu'il aime le mieux. Ah! je ne vous le reproche pas, mais vous m'avez détaché de tout ». La perspective de revoir ses parents, qu'il aimait uniquement autrefois, le laisse maintenant à peu près indifférent : « Je sens que je serai presque froid en embrassant ma famille. J'ai honte de ce que je viens d'écrire, car vous me le reprocherez, mais, Lise, vous remplissez toute mon âme [3]... » Il rentre dans le milieu familial, et s'y trouve presque étranger, au premier abord : toutes ses pensées vont vers son Élise : « Vous êtes près de moi, dans le salon, sur le siège que tout le monde croit vide. Je vous parle quand on m'accuse de ne rien dire. On me trouve distrait, mon Élise; comme on se trompe! Je ne le suis qu'au moment où, tiré de ma rêverie par une question qu'on répète dix fois, je me détourne de vous pour y répondre [4] ».

Il y a là dans sa vie morale un moment de trouble, de lutte entre ses affections anciennes et nouvelles, puis l'équilibre se rétablit : l'amour se superpose aux amitiés d'antan. Élisa est acceptée officiellement par les parents de C. Delavigne : il l'aime ouvertement, il offre à son père les présents dont elle l'a chargé : « Il vous aime déjà comme sa fille [5] ». En revanche, la mère veut apporter sa part aux petits cadeaux qu'il expédie à sa fiancée, des fleurs et des fruits de la Madeleine : « Bien que je veuille avoir tout seul

1. Mss. I, 51.
2. Mss. I, 50 et 56.
3. Mss. I, 51.
4. Mss. I, 74.
5. Mss. II, 21.

les honneurs de mon présent, il faut pourtant vous l'avouer : ma mère a voulu arranger de ses mains la corbeille et les feuilles de vigne. Elle vous demande une petite place dans votre cœur[1] ». Il la tient maintenant au courant des événements de famille, de la santé des siens : avec une candeur digne d'un bon jeune homme, il lui écrit, tout heureux : « Maman va bien ![2] »

Désormais sa passion, acceptée par tous les siens, se répand librement dans les recoins de son cœur, transformant tout, jusqu'à ses habitudes d'esprit. Au début, il se montre un peu trop classique, même en amour, un peu froid, un peu trop disciple de Boileau, par exemple quand il ne craint pas d'écrire à Mme de Courtin : « Tous les sermons du monde ne pourraient me corriger d'un amour dont je trouve l'excès et le délire même raisonnables[3] ». Puis la réalité vivante lui ouvre les yeux sur la fausseté des conventions littéraires : il s'aperçoit bien vite que si l'amour raisonne au théâtre, dans la vie il déraisonne souvent : « Que de fois vous me trouverez en contradiction avec moi-même dans deux lettres différentes ou peut-être dans une seule. Je cède au sentiment qui m'agite, je m'abandonne à toutes les émotions diverses qui se succèdent dans mon âme, je vous écris comme je vous parle quand le désordre de mes pensées ne laisse aucune suite à mes discours[4] ». L'auteur de l'*École des Vieillards* se rajeunit jusqu'à l'enfantillage : « Au revoir, mon amie, ma sœur de Rome, ma sœur d'adoption. Songez quelquefois à votre frère...[5] » Ne sourions pas de ces gaucheries de mots : C. Delavigne emploie là le premier vocabulaire d'amour que parle une âme très pure; faute de mieux, il transpose les termes d'affection qu'il connaissait déjà; il tâche de donner à un sentiment nouveau pour lui les noms auxquels il était habitué pour traduire ses vieilles tendresses. Il est tout ému, parce qu'Élisa l'a appelé « méchant Casi »[6]; mis en verve, il cherche un mot qui montre combien désormais ils sont unis, et ne trouve rien de mieux que « Élisa-Casi »[7] : l'intention est bonne, si le résultat est peu réussi; mais, dans l'intimité, ces choses-là font très bien; certainement Mme de Courtin dut être touchée de voir que son souvenir régnait à la Madeleine, même sous la forme d'un calembour qui peut sembler pitoyable à des tiers : « Il y a un coin de notre petit domaine poé-

1. Mss. II, 35.
2. Mss. II, 18.
3. Mss. I, 71.
4. Mss. I, 59.
5. Mss. I, 50.
6. Mss. I, 72.
7. Mss. I, 64.

tique où je crois vous avoir vue : c'est celui que j'ai nommé de votre nom, c'est mon *Élisée*. J'ai donné des ordres pour qu'on y plantât ce joli arbre à feuilles d'argent qui est celui de votre prédilection[1] ». Dans cet Élisée, il a fait mettre deux arbustes qui lui viennent de Mme de Courtin : « Ils ont très bien passé l'hiver, et le jardinier répond de leur avenir. J'ai touché et baisé leurs premiers bourgeons, et dès que les fleurs vont s'ouvrir, je vous enverrai des feuilles de vos roses. Savez-vous que j'ai fait au jardinier une petite pension viagère sur la tête de vos deux arbustes? Aussi a-t-il une grande peur de les voir dépérir. Il les soigne avec un amour paternel[2]. » Dira-t-on qu'il y a là surtout de l'esprit? Oui, il y a de l'esprit dans la forme : n'empêche qu'au fond c'est de la belle et bonne tendresse; ce n'est pas un couplet de théâtre, ce n'est pas la « romance à madame » que le nouveau Chérubin fredonne : c'est la passion qui parle toute pure ici : « Non, ce bonheur n'est point passé! non, je le goûte encore dans toute sa plénitude, dans toutes ses ineffables délices. Mes souvenirs le renouvellent avec une réalité et une puissance qui me remuent jusqu'au fond de l'âme. Je sens des pleurs rouler dans mes yeux; je sens mes mains se fermer involontairement pour presser les vôtres. Je tremble, je suis agité de ce frisson dévorant et doux qui me faisait tressaillir sous vos caresses dans ce moment d'éternelle félicité. Et cependant, qu'elles étaient innocentes et pures, ces caresses dont votre cœur prenait ombrage, tandis que le mien se laissait mourir dans une extase d'amour et de reconnaissance. Ah! ne soyez pas sévère pour vous! ne vous faites pas un crime de cette bonté qui s'abandonnait avec trop de réserve aux folles idées et aux tendres caprices d'un enfant passionné. Oui, à moins d'être bien cruelle, vous deviez me traiter en enfant, car ma raison m'avait quitté[3]. » Et sans doute « l'enfant » oublie qu'il a trente-cinq ans. Il se fait tout petit garçon devant la femme aimée, surtout au début, où le ton le plus humble lui paraît le meilleur, où il se défie de ses audaces épistolaires, assez timides pourtant : « J'espère que rien ne vous aura blessée dans cette lettre. Quoiqu'il en soit, ne me recevez pas d'un air fâché, quand nous nous reverrons à Arenenberg. Ne me regardez pas comme un étranger. Grondez-moi plutôt, mais comme une sœur gronde son frère ». Il humilie son orgueil devant la vanité de l'aimée : « L'usage le plus doux que je puisse faire de ma volonté, c'est de la soumettre à la

1. Mss. I, 76.
2. Mss. I, 69.
3. Mss. I, 50.

vôtre[1] ». Si, par moments, il lui prend des velléités de parler ferme, en maître, cela ne dure pas : il craint que le passage des Alpes en voiture ne soit bien dangereux pour la dame d'honneur de la reine Hortense : « Descendez, je l'exige, quand vous arriverez aux mauvais pas. Vos promenades à cheval me tourmentent aussi. Je vous défends d'en faire aucune jusqu'à mon retour, entendez-vous, je vous le défends!... Je vous en supplie, mon Élisa, n'en faites plus. Ayez peur pour moi, si vous avez quelque pitié de moi[2] ». Pour lui, la passion est un servage, il ne craint pas de l'avouer, de le proclamer très tendrement : « Je vous aime fière, je vous aime désolante comme vous l'êtes quelquefois; j'aime de vous jusqu'au chagrin que vous me donnez[3] ».

Son excuse, si toutefois il a besoin d'une excuse pour une faiblesse si virile, c'est qu'il aime pour la première fois : « Mon cœur n'a connu que par vous toute la force qu'il a pour aimer[4] ». Est-ce bien son premier amour? C'est probable, d'abord parce que les passionnés n'ont jamais que des « premiers amours », le dernier en date leur paraissant toujours le seul vrai, le seul, le premier; ensuite, parce que, malgré son « ode au vin, à mes amis, et à ma maîtresse[5] », il n'avait jamais, semble-t-il, perdu ses droits à ce joli surnom de *Candide* que lui donnaient ses amis[6]. Il y a, dans tout ce que nous savons de son roman, une impression de fraîcheur, de pureté, et même, sans l'ombre de raillerie, quelque chose de virginal : c'est un ange avant la chute. Ici, tout est limpide et sincère : rien de romantique, rien qui rappelle la Tristesse d'Olympio : C. Delavigne se soucie peu du cadre où il contemple l'objet qu'il aime : « Ah! qu'importent les lieux, pourvu que je l'y retrouve! il les embellira tous. Ma félicité sur la terre ne reste pas attachée aux lieux dont tu t'éloignes. Je ne laisse pas mon amour là où il fut heureux, et où tu n'es plus[7]. » Quand sa passion en est arrivée à la période de cristallisation, elle est pour lui tout un monde intérieur, sur lequel les influences externes ne peuvent pas grand'chose : « Si vous saviez comme le ciel depuis quelques jours est chargé de nuages, comme la pluie et le vent viennent battre tristement mes fenêtres. Est-ce l'ennui dont je suis tourmenté qui prête à la nature cette teinte lugubre, ou l'impression pénible que j'éprouve vient-elle du spectacle qui m'environne?

1. Mss. I, 50.
2. Mss. I, 51.
3. Mss. I, 49.
4. Mss. I, 52.
5. Le Goffic, p. 48.
6. Le Goffic, p. 39.
7. Mss. II, 23.

Ah! près de vous tous les jours sont beaux, ou plutôt, que m'importe le ciel, le temps, et tout ce qui n'est pas vous?[1] » Il ne veut plus vivre que par elle, avec elle. Ce n'était pas lui qui avait le premier songé au mariage : mais c'est lui maintenant qui le réclame le plus impérieusement : « Avancez le moment qui doit nous réunir : que je puisse vous voir *chez vous*; que je puisse, au moindre pressentiment qui viendra me troubler, retrouver le calme et la joie dans vos yeux[2] ». Et ailleurs : « Mardi,... j'irai vous dire qu'il ne m'est plus possible de vivre séparé de vous. Vous m'avez répété souvent que ma volonté déciderait de la vôtre : eh bien, ma volonté est que vous accomplissiez avant dix jours la promesse que vous m'avez faite. Si mon bonheur vous est cher, je vous supplie de ne pas hésiter. Si votre amour peut me donner quelques droits sur vous, je vous l'ordonne[3] ». Sa tendresse est devenue de l'amour, et l'amour tourne à la passion : « J'ai déjeuné ce matin dans ma jolie tasse que j'avais laissée ici de peur de la briser; et je me suis servi de mon verre dont l'or et l'argent commencent à se ternir un peu. N'importe, j'ai senti une bien vive joie à le tenir dans mes mains. Prenez garde que ce présent ne me conduise à mal, mon Élise, quand bien même je ne boirais que de l'eau comme vous. Je trouve que l'eau est enivrante dans ce verre-là. Quand l'imagination est exaltée par l'ivresse, quels rêves ne peut-on pas faire. On peut se croire à côté de son Élise, on peut la regarder, lui dire mille choses tendres, écarter ses beaux cheveux blonds pour baiser son front... Eh bien! faut-il briser le verre qui me donne de si dangereuses idées, ou faut-il boire encore au risque de ce qui peut arriver?[4] » Sa passion est exigeante : à l'avance il se forge une félicité absorbante : il comprend la vie à deux, comme une espèce d'obsession : « Je ne vous quitterai plus; vos regards ne rencontreront que les miens; vous ne pourrez plus faire un mouvement sans me sentir près de vous; je vous lasserai de ma présence; je serai votre ombre[5] ». On comprend que, devant cette fougue, cette prise de possession à distance, la jeune fille ait des mouvements d'inquiétude, qu'elle craigne un peu pour son indépendance et trouve le cercle où il prétend l'enfermer bien étroit. Ce sera un mari jaloux; du moins il ne cache pas son jeu, et la prévient loyalement : quittant Paris avant elle, pour la Madeleine, par le chemin qu'elle-même va

1. Mss. I, 62.
2. Mss. II,7.
3. Mss. II, 2.
4. Mss. I, 56.
5. Mss. I. 83.

bientôt suivre, il lui raconte un accès de jalousie auquel il n'a pu résister : « Je l'avoue, mon Élise, une nouvelle idée s'est emparée de moi à la vue de la Malmaison où nos regards s'étaient donné rendez-vous. Répondez-moi avec franchise : mon souvenir a-t-il seul rempli votre âme quand vous avez passé devant les murs du parc? Un regret plus tendre, pour une personne qui n'est plus, ne s'est-il pas mêlé à celui que mon départ faisait naître? Ne m'a-t-il pas banni de votre pensée? Ah! je ne vous en veux point. Ce premier objet de toutes vos affections n'a pu mourir pour vous; mais je lui porte envie. Mais je sens qu'on peut être jaloux du passé, qu'un souvenir est encore un rival... Pardon! mon amie, mon Élise adorée, pardon! un peu de ton amour suffirait pour mériter tout le mien. Le reste de ton noble cœur est un bien si précieux, que tout mon cœur, par toute une vie de dévouement et d'amour, n'en saurait payer la possession. Cependant je ne puis souffrir que tu ne m'aies pas toujours aimé. Je te le reprocherais presque, et j'irais jusqu'à te faire un crime de ne m'avoir pas préféré avant de me connaître. Voilà les folles idées et les jalouses rêveries qui m'ont longtemps occupé durant mon voyage [1] ». La jalousie est un sentiment très humain, voire banal; mais notre poète l'éprouve d'une façon originale, avec des raffinements très subtils : « Je serais horriblement malheureux de vous affliger même involontairement; mais ma tendresse pour vous est si jalouse que je serais cent fois plus désespéré encore de vous voir un chagrin que je ne vous aurais pas causé [2] ». Avais-je raison de dire que C. Delavigne ne se donne pas le plaisir un peu vulgaire de transformer son aventure en roman, d'idéaliser la réalité; que ce n'est pas avec son imagination, mais avec son cœur, qu'il sent, qu'il écrit? C'est de la vraie passion que nous avons là, et si, par instants, on est tenté d'y trouver un peu de « littérature », c'est parce que l'écrivain donne machinalement une forme heureuse aux sentiments qu'il éprouve personnellement. Ses lettres sont écrites avec la plume d'argent qui lui avait servi pour ses pièces : mais la main tremble par instants parce que le cœur est troublé d'une émotion sincère. Tout son être est renouvelé.

Sa santé même est comme retrempée par sa passion. Et certes ce poète valétudinaire en avait grand besoin, car, au début, l'amoureux semble un peu transi; il nous fait songer à l'amour mouillé de La Fontaine,

...au pauvre morfondu!

1. Mss. II, 41-42.
2. Mss. I, 73.

Quand il revoit sa maîtresse, il n'est ni fougueux, ni gai : « Plein de confiance dans son amour, je m'abandonnais au mien sans réserve, plus occupé du plaisir dont je jouissais que de celui dont j'aurais pu la faire jouir; je ne sentais pas le besoin d'amuser son esprit ou de toucher son cœur par l'expression d'un sentiment que mes yeux attendris, que mon doux abattement, que ma pâleur même et mon silence devaient lui révéler[1] ». La passion ne le rend pas éloquent, ni même bavard : c'est un silencieux, qui semble n'avoir juste assez de force que pour sentir, et pas assez pour parler. Il y a une idée qui revient souvent dans sa correspondance : la manifestation la plus éloquente de son amour, c'est son silence : « La belle, l'adorable lettre... Je n'essaierai pas de vous répondre par écrit... Je vous porterai mardi ma réponse : vous la trouverez sur mon visage, dans mes yeux pleins d'attendrissement et d'amour, dans mon silence même plus que dans mes paroles qui ne sauraient exprimer ce que j'éprouve[2] ». On dirait qu'il en est réduit à faire des économies de tendresse, à craindre de se ruiner s'il se dépense trop. Il semble qu'il y ait une arrière-pensée personnelle dans la commisération qu'il éprouve pour un poitrinaire rencontré en voyage : « Je n'ai eu d'attention que pour un triste spectacle en harmonie avec mes pensées par la pitié qu'il m'inspirait. Une jeune Anglaise était assise auprès de moi, devant son mari pâle, et atteint, je crois, d'une maladie mortelle. Elle avait les yeux fixés sur lui pendant qu'il dormait. Elle suivait chaque mouvement du malade avec anxiété, et de grosses larmes coulaient sur ses joues. Dès qu'il s'éveillait, elle tournait la tête vers la portière pour cacher sa douleur et en effacer les traces, puis elle lui demandait en souriant s'il se trouvait mieux. Ainsi ferait mon Élisa, me disais-je. Ainsi elle veillerait sur moi, et prendrait pitié de mes maux. Alors je m'abandonnais à une mélancolie calme[3] ». C. Delavigne ne paraît pas fait pour les orages de la passion : on craint de le voir défaillir sous le poids de son amour; au sortir d'une entrevue avec M$^{me}$ de Courtin, il lui confesse le trouble écrasant auquel il s'est senti en proie : « Ému de douleur, palpitant de plaisir, j'étais prêt à défaillir sous une émotion qui me rendait presque insensible. Elle passait, par son inexprimable douceur, la force qui me restait pour en jouir. Je ne pensais pas, je ne voyais plus. Je marchais au hasard. Je me suis jeté dans la première voiture

1. Mss. I, 63.
2. Mss. II, 1.
3. Mss. II, 42.

qui s'est rencontrée. J'ai levé toutes les glaces, et là ma tête s'est penchée sur ma poitrine. Je suis tombé dans un entier oubli de moi-même, dans un accablement plein de volupté que je n'avais jamais connu... La voiture m'a réveillé en s'arrêtant [1] ». Cet état d'extase, ou mieux d'hypnose, où le plonge son amour, n'est-il pas inquiétant pour nous, qui espérons voir la passion de l'homme se transformer en beaux vers, à notre bénéfice? d'autant que, comme il le dit lui-même, « lorsqu'on souffre, on a moins de force pour aimer [2] ». A plus forte raison en a-t-on moins pour écrire. Il faudrait un miracle pour le guérir, et c'est l'amour qui va s'en charger : « Est-ce qu'aucune de mes impressions peut lui échapper? ce que je souffre ne lui est-il pas révélé soudain, sans qu'aucun signe visible à tout autre l'en avertisse? Elle accourt, et je suis guéri. Je sens encore ses mains, ses douces mains, presser ma tête, l'envelopper, et ne la quitter qu'en emportant mes douleurs. Il me semble alors que le sang qui bat dans ses veines passe dans les miennes pour y renouveler la vie en les inondant de feu et de volupté. Que ne souffrirais-je pas à ce prix [3]? » Absente, elle lui écrit, et ses lettres entretiennent la santé du poète [4]. C'est avec la double reconnaissance de l'homme qui se voit guéri, du poète qui se sent agrandi, qu'il lui écrit : « Je vis avec délice, avec excès; je ne sais que faire de la force qui m'est rendue par vous. Mon travail, ma santé, tout se ressent de mon bonheur [5] ». Son esprit s'ouvre à des beautés nouvelles : il sent plus délicieusement la musique, parce qu'elle sert maintenant d'accompagnement à ses rêveries amoureuses, et qu'elle lui tient compagnie dans la solitude morale où il veut s'enfermer : « J'ai vu peu le monde cet hiver, je ne devais pas vous y rencontrer. Mes plus agréables soirées se sont passées à entendre le *Siège de Corinthe* et le *Moïse*. Je trouve qu'il est doux de s'abandonner à ses souvenirs ou à ses espérances en écoutant une belle musique qui vous aide à rêver. Personne ne vous parle, personne ne vous gêne. Que de fois ainsi j'ai pensé délicieusement à vous [6] ». Il comprend même maintenant toute la force du sentiment religieux qu'il niait autrefois : plus fort que la raison, l'amour le mène à un spiritualisme consolateur : « Souvent, Élise, l'idée du néant m'a tourmenté, et j'opposais mon cœur à ma raison pour la combattre. Maintenant

1. Mss. I, 69.
2. Mss. II, 43.
3. Mss. I, 58.
4. Mss. I, 55.
5. Mss. II, 25.
6. Mss. I, 56.

cette pensée consolante que nos âmes sont un feu qui ne meurt pas, devient une conviction pour moi, car vous m'avez révélé tout ce qu'il y a de brûlant dans la mienne et divin dans la vôtre [1] ». Son cœur s'est épanoui, développant toutes ses facultés aimantes repliées jusque là : « Avec quelle voluptueuse douceur, avec quelle reconnaissance je rêve à ce bonheur que je vous dois. Je vous bénis : je suis satisfait de vous, de moi-même, de tout le monde. Tout ce qui m'environne prend part à ma joie, et semble emprunter quelque chose du charme que vous avez répandu sur ma vie. Vous donnez du prix à mes travaux, à mes actions les plus indifférentes, vous me rendez plus aimable l'ami qui me presse la main sur ma route [2] ».

Nous sommes arrivés au point culminant de notre étude, à ce qui lui enlève tout caractère d'inutile, d'indiscrète curiosité, et en fait une enquête légitime sur Delavigne : le secret de la renaissance de son talent est là. Il a pu en douter lui-même, croire qu'il pourrait faire deux parts dans sa vie, ne livrer au public que les créations de son imagination et garder pour lui-même les jouissances ou les tortures de sa passion : « Je veux conserver toute la fraîcheur de mes sens, toutes les facultés de mon âme, pour savourer mon bonheur ou me navrer de mes peines [3] ». Il va même jusqu'à dire à Élisa, toujours en défiance des prestiges de l'imagination chez lui : « Je l'ai perdue, cette *puissante* imagination que vous accusez; je l'ai perdue, ou ce que vous m'en avez laissé ne suffit plus à peindre cet attendrissement profond, ce recueillement d'une âme comme accablée sous la douceur de ses souvenirs, d'une âme qui se complait dans l'excès de son amour, et qui jouit même de son impuissance à l'exprimer. Le voilà ce cœur tel que vous l'avez voulu, tel que vous l'avez fait [4] ». Heureusement il se trompe lui-même, ou veut simplement rassurer les inquiétudes de la femme qui craint de n'être qu'un modèle pour l'artiste. Sauf ce moment de défaillance, il voit juste, il sent que son talent n'a rien à perdre dans toute cette affaire : au contraire, l'amour lui ouvre les yeux sur ce qu'il a fait jusque-là, sur la valeur de ses œuvres déjà publiées, sur ces vers « qui seraient plus beaux, lui dit-il, si je vous avais connue avant de les faire [5] ». Il lui offre en hommage cette vie nouvelle, ces « facultés de mon âme que vous avez exaltées, et, je le dirais presque, que vous avez recréées par une

1. Mss. I, 7.
2. Mss. II, 5.
3. Mss. II, 43.
4. Mss. II, 3.
5. Mss. I, 49.

vie nouvelle qui sera toute de regrets, d'espérance et d'amour[1] ». Il lui promet de mettre désormais dans ses poésies un peu de cette flamme qui le brûle; et, lui rappelant leur visite à Saint-Pierre, il s'écrie : « Quel souvenir éternellement doux pour moi! Vous le reconnaîtrez quelque jour dans mes vers, si je trouve des expressions assez vives, assez vraies pour reproduire le sentiment que j'éprouvais alors. Ces vers plairont, je l'espère, parce qu'ils s'échapperont d'un cœur profondément ému, et je serai reconnaissant de vous devoir un peu de gloire après vous avoir dû tant de bonheur[2]. » En un mot, il pense ce que dit un de ceux qui ont dû le plus à l'amour : « Le Génie ne crée pas, il retrace... Les poètes qu'on accuse d'être des assembleurs de fictions et des récitateurs de mensonges, sont les plus vrais de tous les hommes : ils observent, ils sentent et ils écrivent; ils changent les noms de leurs personnages : voilà toute leur invention[3] ».



## V

### Les Messéniennes.

Déjà dans les *Messéniennes* de 1827 apparaît l'esprit nouveau que j'ai essayé de caractériser, bien que l'ode politique soit un genre peu favorable aux effusions du cœur. C'était surtout comme auteur des premières *Messéniennes* que C. Delavigne, à la villa Paolina, avait été bien accueilli par tout le monde, et surtout par Élisa, qui l'appelle « son messénien »[4]. C'est aux *Messéniennes* que le poète s'attelle dès son retour à Paris, ayant à peine le temps d'écrire à M^me^ de Courtin[5], harcelé par les circonstances politiques, forcé de faire paraître son recueil au plus vite pour ne pas manquer le bon moment : il est question d'aggraver les lois contre la presse; l'opinion s'émeut : il faut profiter de l'occasion pour lancer les *Messéniennes* : « Je me suis défendu contre le monde. Je sors peu et je travaille. Il y a longtemps déjà que je vous aurais écrit, si les lois dont on nous menace ne me forçaient à m'occuper sans relâche des *Messéniennes* que je veux publier[6] ».

1. Mss. I, 52.
2. Mss. I, 49.
3. Lamartine, œuvres complètes, IV, 51-52.
4. Mss. II, 27.
5. Mss. I, 84.
6. Mss. I, 54.

Et plus loin : « Nous sommes dans un temps où les souverains ne reviennent pas impunément sur les lois qu'ils ont jurées : les sujets se révoltent[1] ». C. Delavigne prend une part importante au mouvement de résistance qui tourne en effet à la révolte partout, même à l'Académie française. On sait que les Académiciens s'honorent en donnant l'exemple de la protestation[2]. On connaît moins le rôle que Delavigne joue dans l'affaire, et que nous indique le *Journal des Débats*[3]. Lacretelle propose à ses collègues de porter aux pieds du roi l'expression de leurs inquiétudes; aussitôt les journaux ministériels insultent l'Académie. L'archevêque de Paris refuse d'assister à la séance où l'on doit délibérer sur cette proposition : il exprime même par lettre ses craintes « que l'Académie ne soit menacée dans son existence » si elle s'obstine. Ainsi morigénés, les Académiciens chargent Chateaubriand, Lacretelle et Villemain de rédiger l'adresse. La réponse du pouvoir ne se fait pas attendre : Lacretelle est révoqué de ses fonctions de censeur, Villemain chassé du Conseil d'État, Michaud destitué de sa place de lecteur du roi. A la séance suivante, les trois Académiciens sont accueillis avec transport, embrassés par leurs collègues, et C. Delavigne propose que l'Académie envoie une délégation au domicile des « trois victimes du despotisme ministériel, pour leur porter non des compliments de condoléance, mais des félicitations sur le nouvel honneur qu'ils viennent de recevoir ». Sur le désir des intéressés qu'on ne fasse pas à leur propos une manifestation sans précédent, l'Académie renonce à son intention, en décidant que ce témoignage de son estime sera consigné dans ses registres. On comprendra mieux maintenant la portée de cette lettre écrite à M^me de Courtin par C. Delavigne le 23 janvier 1827 : « Des intérêts que je ne pouvais pas négliger, car ils sont plutôt ceux des lettres que les miens, m'ont privé jusqu'à présent du plaisir de vous répondre. Je ne m'excuse point ici, je sais que vous me louerez d'avoir sacrifié mon plaisir et mon bonheur à un devoir. Vous savez par les journaux ce qui s'est passé à l'Académie, et vous comprendrez pour quelle raison je ne vous en parle point. C'est pour l'Académie que je vous abandonne. Elle s'honore trop aujourd'hui pour que je ne sois pas justifié par ce seul mot[4] ».

Plus que jamais il se hâte de faire paraître ses *Messéniennes*,

1. Mss. II, 11.
2. Mesnard, *Histoire de l'Académie française*, p. 303-306.
3. *Journal des Débats*, numéros du 13 au 26 janvier 1827.
4. Mss. I, 72.

afin de répondre à l'impatience du public vibrant d'indignation contre le ministère. Pour mieux défendre son temps, il s'est réfugié à la Madeleine; il y est relancé par son libraire : « Le mien est en bas. Il est arrivé en poste depuis trois jours, et il ne cesse de me tourmenter, de me harceler pour les *Messéniennes*. Il me garde à vue, et me demande compte le soir de mon travail pendant la journée[1] ». C. Delavigne veut aboutir vite : laissant de côté la tisane de fleurs d'oranger que lui recommandait la prudente Élise, il prend du café, ayant besoin, pour travailler, « de l'ivresse lucide et de la légère agitation qu'il puise dans ce poison lent[2] »; sur sa table, il dispose quelques fleurs : « Vous savez qu'il me faut un bouquet pour travailler : où puiserai-je jamais de la poésie, si ce n'est dans les fleurs[3]? » Mieux que le café et que les roses, ce qui l'inspire, c'est la pensée toujours présente de la femme aimée : « Je cherche parmi mes pensées celles que votre esprit choisirait de préférence. Je m'abandonne avec plus de complaisance au sentiment qui me semble devoir le plus toucher votre cœur[4] ». De tout cela nous pourrions déjà conclure que, d'une manière générale, l'amour anime les passions politiques du poète des *Messéniennes*. D'une façon très précise, nous savons que nous devons à Mme de Courtin les plus beaux vers de ce recueil : « A la fin des adieux à Rome, j'ai célébré celui des poètes que vous aimez le plus. Mais trouvez-vous que je me suis élevé à la hauteur du sujet dans ces stances que l'air de l'improvisation me réduit à faire si courtes et si minces? Trouverez-vous dans ces vers cette flamme qui doit animer une invocation pareille? N'aurai-je pas été un bien faible interprète de votre admiration que je partage? Si cela est ainsi, fermez le livre, et relisez quelque scène du *Cid* ou des *Horaces*. Vous rendrez à notre vieux Corneille un hommage plus digne de lui, et en même temps vous lui demanderez pardon pour moi[5] ». Mme de Courtin dut être contente, car rarement C. Delavigne atteint pareille force de pensées : inspiré par ses souvenirs du *Miserere* à Saint-Pierre, ému par la grandeur de Virgile et du Tasse, il les chante sur son « luth », en style de l'époque, puis s'arrête :

> Je sentis les accords s'affaiblir sous mes doigts,
> Pareils au bruit plaintif, aux notes expirantes

1. Mss. I, 77.
2. Mss. I, 76.
3. Mss. I, 76.
4. Mss. I, 54.
5. Mss. I, 54.

Qui se perdent dans l'air, quand du *Miserere*
Les sons au Vatican s'éteignent par degré.
Jaloux pour mon pays, je cherchais en silence
Quels noms il opposait à ces noms immortels;
Il m'apparaît alors, celui dont l'éloquence
Des demi-dieux romains releva les autels :
Le Sophocle français, l'orgueil de sa patrie,
L'égal de ses héros, celui qui crayonna
L'âme du grand Pompée et l'esprit de Cinna;
Ému d'un saint respect je l'admire et m'écrie :
Chantre de ces guerriers fameux,
Grand homme, ô Corneille, ô mon maître,
Tu n'as pas habité comme eux
Cette Rome où tu devais naître;
Mais les dieux t'avaient au berceau
Révélé sa grandeur passée,
Et, sans fléchir sous ton fardeau,
Tu la portais dans ta pensée!

Ces deux derniers vers sont très beaux; ils auraient dû rassurer le poète, mais l'amour le rend timide : « J'ai corrigé les dernières ennuyeuses épreuves des *Messéniennes.* J'y vois des défauts, des faiblesses, des langueurs, que le temps ne me permet pas de faire disparaître. Pardonnez-les moi[1] ». A mesure que le jour de la publication se rapproche, ses inquiétudes augmentent. Comme tous les amoureux sont fétichistes, et que, revenant d'Italie, il croit un peu au mauvais œil, il compte, le grand jour arrivé, arborer une cravate noire qui lui vient d'Élise, pour porter bonheur à son livre[2]. Jamais il n'a désiré plus ardemment le succès, car il ne s'agit plus seulement de séduire le public : « Mes vers vous plairont-ils? que je le désire ardemment! Avec quelle joie je l'apprendrais! Que de suffrages ne donnerais-je pas pour le vôtre! tous, mon Élise, tous pour un seul. Que votre cœur batte, qu'il soit ému, et tout mon orgueil de poète, toute mon ambition insatiable sera satisfaite[3] ». Ses rêves sont exaucés : le *Journal des Débats* du 17 mars 1827 constate le succès, sans marchander l'éloge; Vinet admire ces beaux vers, « en quelque sorte *trouvés*, que la précision, la plénitude et le naturel fixent, comme trois clous d'or, dans les plus ingrates mémoires[4] ». La critique est satisfaite; la femme aimée est charmée : elle se décide à quitter Arenenberg et sa protectrice pour venir vivre à Paris, plus près de son Messénien.

1. Mss. I, 84.
2. Mss. I, 52, 54.
3. Mss. I, 54.
4. *Études sur la littérature française au XIX<sup>e</sup> siècle*, II, 61-62.

Aimant, aimé, célèbre, C. Delavigne connaît à ce moment la plénitude du bonheur. C'est, comme toujours, le moment où le malheur vous guette. Le premier coup qui frappe ce cœur, toujours sensible à l'amitié, c'est un échec retentissant de son camarade d'enfance, de Scribe, dont *le Mariage d'Argent* échoue d'une façon piteuse, le 3 décembre 1827, aux Français[1]. Nous connaissons cet échec de Scribe par une lettre de C. Delavigne, qui fait grand honneur à un auteur, à un dramaturge surtout, car la jalousie littéraire sévit peut-être plus encore là qu'ailleurs, et l'on s'y console vite de l'échec d'un ami. C. Delavigne est au-dessus de ces mesquineries : il écrit à Mme de Courtin, qu'il avait quittée pour aller assister à la première du *Mariage d'Argent* : « J'avais besoin de toute ma félicité du matin pour supporter ma soirée d'hier. L'ouvrage dont je vous avais fait l'éloge a été reçu sévèrement. L'assemblée, qui l'écoutait à peine, a été pour lui dure jusqu'à l'injustice : je me sentais tressaillir à chaque murmure. Je tremblais de tout mon corps. J'avais peine à me tenir debout, et je ne pouvais rester assis. Quelle agonie, mon Élise ! Quelle est donc cette passion étrange qui vous pousse à rechercher les suffrages de quinze cents personnes, dont pas une peut-être n'est capable de faire ce qu'elles blâment, ce qu'elles repoussent avec tant de mépris.

« Fasse le ciel que vous n'ayez jamais le tourment de voir un de mes ouvrages en butte à ces orages d'un public capricieux, violent comme la mer, et aussi impitoyable qu'elle... Je suis allé ce matin consoler celui dont j'avais partagé tous les tourments. J'ai fait pour lui tout ce qui a été en moi. Il souffre, amie, il est malade, et demain j'irai à sa place assister sur le théâtre à la représentation de sa pièce. Je suis si heureux par vous que peut-être je lui porterai bonheur[2] ».

Ni son amour ni son bonheur n'allaient le protéger lui-même contre le premier insuccès qu'il eût encore éprouvé, et qui dut lui être d'autant plus sensible qu'il avait associé Mme de Courtin elle-même au sort de son œuvre, en contant une partie de leur propre roman dans *la Princesse Aurélie*.

### La Princesse Aurélie.

Il est convenu maintenant, dans la critique courante, que cette comédie tomba parce qu'elle n'était qu'une pièce de circonstance,

1. *Moniteur* du 4 décembre 1827.
2. Mss. II, 5.

un brûlot politique lancé contre le ministère Villèle, et que, le ministère étant tombé avant la première représentation, cette pièce satirique fit long feu[1]. Et certainement C. Delavigne était trop combatif, trop ardemment mêlé aux luttes de son temps pour n'avoir pas songé à faire, dans les portraits du comte de Sassane, du duc d'Albano et du marquis de Polla, la caricature des trois principaux personnages du ministère Villèle. Mais ce n'était pas pour cela qu'il avait composé sa pièce, et il y avait longtemps qu'il travaillait à sa *Princesse Aurélie*, la quittant, la reprenant, suivant les préférences de son inspiration. Il l'avait commencée à Arenenberg, à son premier voyage probablement, d'après cette lettre sans date : « J'ai laissé là Louis Onze pour quelques mois. J'ai repris *la Princesse Aurélie*, qui vous plaisait, et dont les premiers vers ont été faits près de vous. Il me fallait un ouvrage où l'amour pût trouver place. Là un souvenir plein de chaleur et de charme, un souvenir qui règne sur moi sans partage, m'inspire et me soutient; il jettera quelque flamme dans mes vers, quelques traits délicats dans un dialogue qui ne peut vivre que par la grâce et l'esprit[2] ». En effet, tout le rôle du comte Alphonse d'Avella, qui est écrit d'une plume alerte, avec une alacrité et un charme nouveaux dans l'œuvre du poète, C. Delavigne l'avait joué pour son propre compte aux pieds de Mme de Courtin : « Pour mon pauvre jeune homme, c'est un peu moi. C'est moi à Rome :

Quels jours plus beaux alors, mieux remplis que les miens?
Je l'aimais, l'admirais, et dans ses entretiens,
Dans ses éclairs d'esprit dont la flamme est si vive,
Dans le mol abandon de sa grâce naïve,
Dans ses yeux, dans ses traits, je puisais chaque jour
Ce poison dévorant qui m'enivrait d'amour.
Ma tête se perdait : jugez de mon délire,
Je crus que dans les miens ses yeux avaient su lire.
Vingt fois je crus les voir, pleins d'un trouble enchanteur
Se reposer sur moi, s'attendrir... Ah! docteur,
Quels regards! Mon cœur bat quand je me les rappelle,
Et semble me quitter pour s'élancer près d'elle.

Voilà ce que dit mon Alphonse, et bien d'autres choses semblables ». Et plus loin : « Vous souvenez-vous de cette fierté désolante qui m'a déconcerté à Tivoli et à Saint-Pierre, quand vos regards semblaient m'encourager :

1. Lenient, *La comédie en France au XIXe siècle*, II, 28.
2. Mss. I, 85.

Ils égaraient mes sens; je cédais; mes efforts
Ne pouvaient dans mon sein contenir mes transports;
Vaincu, j'allais parler... jamais beauté plus fière
Ne vous fit d'un coup d'œil rentrer dans la poussière;
Jamais plus froid sourire à la cour n'a glacé
Sur les lèvres d'un sot un aveu commencé.
Je restais confondu, muet, tremblant de rage;
Mais, en la détestant, je l'aimais davantage.

C'est encore Alphonse qui parle. Et moi, quand je partais pour la villa, avec quels battements de cœur je me rapprochais de vous. Que la course me semblait longue. Combien de fois je me suis surpris courant à perdre haleine, et m'arrêtant tout à coup de peur d'arriver. Car je mourais d'envie de vous revoir, et je craignais en même temps de vous retrouver plus réservée et plus froide que la veille : que dit Alphonse? lisez :

... je pars, docteur, j'accours.
Quels siècles se traînaient dans ces instants si courts,
Où mes vœux empressés dévoraient la distance!
J'arrive : du néant je passe à l'existence;
Mais triste, mais ravi, plein de crainte et d'espoir,
Je vais, je viens, je brûle et tremble de la voir.
Ah! je vous le demande, est-on plus misérable?
Trouble toujours croissant, contrainte insupportable,
Mal d'autant plus cruel que j'aime à le souffrir,
Que je sens ma folie, et n'en veux pas guérir!

Je ne vous dirai rien de plus sur *la Princesse Aurélie*. En voilà bien assez de mes vers, et je ne vous en parlerai pas de longtemps. Je suis content de moi, j'ai tenu ma parole, et j'ai le droit d'être bien amoureux dans mes prochaines lettres. Tout ce qui s'est glissé de tendre dans celle-ci, ce n'est pas moi qui l'ai dit, c'est Alphonse. Ah! plaignez-le, ce pauvre Alphonse qui me ressemble tant. Il aime de si bonne foi, il est si malheureux! ou plutôt aimez et plaignez votre

Casimir »[1].

Par une délicatesse d'homme profondément épris, il veut bien se mettre lui-même dans son œuvre, et montrer à la femme qu'il aime un reflet de sa passion pour elle dans un héros fictif, mais il ne veut pas faire pour des profanes un portrait de celle qui n'appartient qu'à lui : la princesse Aurélie n'est pas Mme de Courtin,

1. Mss. I, 86-87.

ni même la reine Hortense, malgré certains traits de ressemblance[1], c'est la grande-duchesse de Bade : « Tenez, voici un portrait que vous m'avez tracé souvent, et dont le modèle est une grande dame très connue et très admirée de vous. Cependant j'avoue à ma honte que pendant les huit jours qu'elle a passés au château d'Arenenberg, elle n'a pas pu tirer un mot de moi; mais à qui la faute? à moi, parce que je ne veux écouter que vous, et à vous, parce que votre conversation, dont vous faites si peu de cas, a cent fois plus de charme que la sienne. Enfin voyez si le portrait ressemble à cette personne que vous m'aviez si bien peinte :

Assemblage imposant de grâce et de noblesse,
Bonne avec fermeté, naïve avec finesse,
La princesse Aurélie aux honneurs qu'on lui rend
A droit par son esprit bien plus que par son rang.
Elle sait opposer la ruse à l'artifice,
Calculer mûrement ce qu'on croit un caprice,
Tolérer nos défauts afin de s'en servir;
Sans faiblesse apparente, elle sait à ravir,
Nous cachant ses secrets et devinant les nôtres,
Tourner à son profit les faiblesses des autres.
Enfin je la crois femme à jouer à la fois
Et sa cour de justice et ce conseil des Trois
Où siège des régents la sagesse profonde,
Et vous, son médecin, qui jouez tout le monde.

N'y-a-t-il pas dans tout cela quelque chose de la grande-duchesse?[2] »

On voit que si la politique n'est pas absente de l'œuvre, du moins elle n'est qu'épisodique, et que l'essentiel du sujet, c'est l'amour. Quant aux intrigues secondaires, elles sont relevées par un esprit très jeune, presque gamin par moments, et qui n'est que l'expression très exacte des propres dispositions du poète, ramené par la nouveauté de son amour à de véritables enfantillages : « Que diriez-vous donc si vous saviez qu'un travail d'une bien autre importance réclame encore mes instants? J'ai commencé sur mon genou un ouvrage en soie, une ganse d'un bleu céleste comme votre robe de religieuse. Oui, mon amie Élisa, c'est maintenant que je puis vous appeler mon camarade : je vais sur vos brisées, je travaille dans votre genre. Vous auriez un peu envie de rire si vous pouviez me voir, le genou en l'air, et la tête

1. Mss. II, 11.
2. Mss. I, 85-86.

penchée sur la frêle épingle qui tient mon ouvrage, murmurer des vers de comédie en faisant des points et des nœuds pour enchaîner mon Élisa. Un grand malheur, c'est que j'oublie ma soie en m'abandonnant à mes idées, et qu'ensuite je perds mes idées pour courir après ma soie. J'ai beau me donner du mal, ma ganse et ma comédie se font bien du tort l'une à l'autre, et ce sont deux ouvrages où vous trouverez beaucoup à dire[1] ». L'imprudent amoureux a beau ajouter qu'après ses distractions il se reprend au travail avec plus d'ardeur[2], M^me de Courtin, prenant très sérieusement à cœur ses devoirs d'amie du poète, le gronde de perdre ainsi son temps, et lui déclare très nettement qu'il faut se mettre à la besogne, sinon plus d'entrevue : « *Vous me donnez un jour de plus pour travailler.* Vous l'ai-je demandé? *La condition* qui m'est *irrévocablement imposée par vous* est que j'aurai achevé mon ouvrage avant de vous revoir. Eh bien, je l'accepte. Mercredi mon ouvrage sera terminé. Je le veux ainsi... Je ferai de tels efforts que j'en serai surpris moi-même. Vous doublez la force de mon esprit par l'obstacle que vous m'opposez[3] ».

En effet, le 15 janvier 1828, sa pièce est terminée, lue devant le comité de la Comédie-Française, et le poète, transporté de l'accueil fait à son œuvre par les sociétaires, s'empresse d'écrire : « Grand succès, mon Élise! tant de bonheur devait amener du bonheur. J'ai lu avec une verve extraordinaire. J'ai mis dans les scènes d'amour une flamme et un entraînement de *souvenir* qui les a transportés. Ange bien-aimé, c'est à vous que je dois de les avoir touchés... Ah! que cette lettre vous porte un peu de la félicité que je vous dois... Je le jure devant Dieu, ce triomphe ne m'a été doux que par le plaisir qu'il devait vous causer. Je le mets à vos pieds. Dieu, donnez-moi de la gloire, pour que je l'en couvre, pour que je l'en rassasie[4] ». Pour le récompenser, les rendez-vous recommencent, à Sainte-Geneviève notamment[5]. Cela lui permet de résister à l'ennui des répétitions. Cela lui rend aussi la confiance, ébranlée par des lectures qu'il fait de sa pièce en divers salons pour tâter et préparer l'opinion : « J'ai fait hier une nouvelle lecture de ma princesse pour lui assurer les protecteurs dont elle a besoin. Les hommes qui l'entendaient avaient exercé le pouvoir, et se croyaient appelés à le reprendre. J'ai senti à leur manière d'écouter et de rire, bien qu'ils soient dans l'opposition, toute la

1. Mss. II, 9-10.
2. Mss. II, 9.
3. Mss. II, 11.
4. Mss. II, 13.
5. Mss. I, 64.

portée de certains traits. J'ai vu dans leurs yeux quels obstaclès ma pauvre Aurélie aurait à vaincre [1] ». Il devait pourtant bien s'y attendre. Il y a, dans la situation d'un ministre, des misères inhérentes à la fonction, et dont la satire ne fait pas rire les libéraux quand les autoritaires sont au pouvoir, parce qu'ils voient dans le portrait de leurs adversaires quelque chose qui pourrait bien devenir leur propre caricature si un mouvement de bascule parlementaire les amenait au pouvoir. Les ennemis politiques de
248 C. Delavigne ne pouvaient donc applaudir, et ses amis ne le voulaient pas. Quant au grand public, habitué à chercher dans les pièces précédentes de C. Delavigne un intérêt de malignité, de sous-entendus, il chercha, et ne trouva presque rien : la pièce tomba, et Casimir Delavigne écrivit très simplement, tres dignement, dans une courte préface : « Je ne me défendrai point : si mon ouvrage renferme des beautés réelles, il vivra malgré les critiques; si le contraire est vrai, je le défendrai en vain : il est juste qu'il meure. » On ne vit pas alors à la scène ce que la lecture de la pièce, aidée par le dépouillement de ces manuscrits, nous révèle. Dans la collection générale des pièces tombées au théâtre, et qui se relèvent à l'impression, celle-ci est une des moins connues et des plus jolies.. C'est proprement un délice que de savourer cette langue excellente, ces vers. spirituels, cette délicatesse dans la passion, telle que la comprenait alors le fiancé d'Élisa. Il dut être vexé dans son amour-propre d'amoureux, inquiet de savoir si son échec n'allait pas le diminuer aux yeux de Mme de Courtin : mais il fut vite rassuré, car elle était brave; et puis il allait prendre une éclatante revanche avec un nouveau drame.

### MARINO FALIERO.

Le 30 mai 1829, la Porte-Saint-Martin représentait son *Marino Faliero* avec un succès tel que l'École romantique, par la plume de Nodier, réclama comme sien tout au moins le style de la pièce, et reconnut l'importance de l'œuvre : « Dans *Marino Faliero*, le dialogue est presque toujours plein, animé, propre à la situation et aux personnages, empreint de la mollesse du courtisan, de l'énergie du conspirateur, de la dignité du doge, de la naïveté austère de l'homme du peuple; il est quelquefois si vif, si naturel, si bien coupé comme de l'excellente prose, qu'on croirait que le romantique a passé par là... C'est un triomphe loyal, un

1. Mss. I, 68.

triomphe complet. C'est quelque chose de plus qu'un fait littéraire; c'est un événement essentiel, c'est une date qui ne s'effacera point[1] ». Il y avait longtemps que le poète portait ce sujet dans son esprit; il y songeait dès le mois de juin 1826, à Venise même, où il avait éprouvé de fortes émotions : « Je suis descendu dans les prisons de l'inquisition d'État, sous le canal du palais. J'y ai retrouvé des vestiges qui font supposer d'horribles choses... Quand je parcourais la place Saint-Marc et la salle des Doges, j'en voulais aux Français d'avoir détruit cette forte et mystérieuse république de Venise, mais la vue des cachots m'a réconcilié avec eux[2] ». Outre ces impressions immédiates, il avait été ému par toute cette vieille grandeur éteinte; deux ans après, il se rappelait encore les profondes rêveries qui l'avaient alors assailli : « La belle soirée que celle où seul, occupé de votre image, de mes regrets et de mes espérances, je vous écrivais auprès de ma fenêtre ouverte sur le grand canal de la Giudeca. De temps en temps mes yeux se relevaient involontairement pour admirer ce ciel brillant d'étoiles, cette éclatante nuit de Venise. Je vous regrettais, je vous appelais, pour jouir avec vous de l'impression profonde qu'on éprouve à l'aspect d'un ciel qui luit toujours le même, toujours aussi pur et aussi éblouissant de lumière, sur une ville morte et une gloire à jamais éteinte : je me sentais destiné à reproduire ces merveilles dans mes vers, à faire revivre la Venise que je pleurais[3] ». Sur les lieux mêmes, il songeait déjà à ressusciter dans un drame ces splendeurs mortes, et il écrivait à M^me de Courtin, le 5 juin 1826 : « Que vous dirai-je de Venise, si ce n'est que je voudrais vous y voir, pour recueillir vos impressions, pour m'en inspirer, pour jouir de votre tristesse comme je jouis de la mienne, au milieu de ces palais détruits du Rialto, sous les vieilles voûtes du palais Saint-Marc, dans cette cour de l'Escalier des Géants où Marino Faliero fut décapité. C'est un sujet que lord Byron a manqué, et que je trouve original et tragique; dites-moi : faites cet ouvrage, et je l'oserai[4] ». La réponse fut celle qu'il attendait : mais c'est plus tard, revenu en France, qu'il peindra Venise de mémoire : « Oui, mon Élise, lui écrit-il le 19 janvier 1828, je devais la célébrer à vos pieds, dans le recueillement d'un bonheur partagé, sous votre inspiration toujours présente, et ce jour est arrivé!... C'est chez vous, c'est

1. Ch. Nodier, *Revue de Paris*, 1829, p. 57.
2. Mss. I, 50.
3. Mss. I, 61.
4. Mss. I, 50.

près de vous que mon imagination viendra chercher des couleurs pour peindre tous ces objets que mes yeux s'attristaient de voir sans vous. Je vous conduirai dans cette place Saint-Marc où si souvent mes lèvres ont murmuré votre nom. Je vous ferai descendre dans ces gondoles où il me semblait que vous vous balanciez près de moi. J'admirais Venise avant de la connaître, et vous me l'avez rendue éternellement chère. J'y peindrai merveilleusement l'amour, car j'y ai tant aimé. J'y serai touchant, car mon cœur s'y consumait de mélancolie. Mais que seront-ils ces vers où je répandrai toute mon âme, où tous mes souvenirs d'Italie viendront se réfléchir, où vous serez présente partout sans être nommée nulle part, où je me promènerai avec ma sœur de Rome dans le Colisée désert, au pied des cascatelles, dans les nefs de Saint-Pierre. Ah! mon Élise, mon unique amie, j'aurai cessé d'être poète, ou ces vers doivent être les plus beaux qui soient jamais sortis de mon cœur[1] ». Et, de fait, la tendresse déborde de son cœur quand il songe que quelques mois seulement les séparent de leur mariage : « L'automne doit nous réunir. Sur la route, combien la tristesse du paysage sera gaie pour nous. Chaque feuille qui tombera des arbres sera un présage de bonheur, un signal de rendez-vous. Tombez, feuilles, tombez; dites-moi de retourner près d'elle pour ne plus me séparer d'elle. Il me semble que les brouillards d'octobre seront plus salutaires pour ma poitrine, plus beaux pour mes yeux, que l'air bienfaisant et pur du ciel de Rome.

« Il y aura mille accents de joie, mille promesses d'amour, dans le souffle et le bruit des vents qui me chasseront de mon exil. La patrie, c'est le modeste salon d'Élisa, c'est le canapé bleu où j'écoute sa harpe, c'est le coin de son foyer où les heures sont si courtes :

... ô bien qu'aucun bien ne peut rendre,
O patrie, ô doux nom que l'exil fait comprendre!

Élisa, chère Élisa, vous qui connaissez la mienne, me reprocherez-vous maintenant, comme à Fernando, de ne savoir aimer que la patrie?[2] »

Le sentiment fort et doux qui remplit son cœur est-il bien celui qui convient aux passions de ce drame? Notre poète n'est pas un lion romantique, superbe et rugissant, quoi qu'il en dise dans une lettre où il supplie Mme de Courtin de lui donner de ses nouvelles le plus souvent que le lui permettra son horreur de la plume :

1 Mss. I, 67-68.
2. Mss. t. II, lettre non paginée, entre le folio 40 et le folio 41.

« Immolez-vous donc, chère victime, et j'aurai l'égoïsme d'accepter vos douleurs, de me faire une cruelle joie de la *torture* à laquelle je vais mettre votre paresse. Voyez comme j'ai l'âme vénitienne, et comme votre lion de Saint-Marc prend les mœurs des hommes qu'il fait parler! Puisse-t-il, quand il vous reverra, apporter à vos pieds une noble proie! puisse mon Élise trouver digne d'elle son lion qu'elle tient en laisse comme un agneau, qui se plaît dans ses liens, voudrait passer sa vie à baiser les mains qui l'enchaînent, et ne voit qu'un seul bien au-dessus de cette liberté dont il est idolâtre, son esclavage[1] ». On serait tenté de crier à ce lion trop apprivoisé : — Bien bêlé, lion! — C'est langoureux, c'est attendrissant, c'est honorable pour l'homme, mais c'est inquiétant pour l'artiste. C. Delavigne s'en rend bien compte : il n'a qu'une passion au cœur, et il doit en exprimer d'autres d'une bien différente nature : « Voyez cependant, amie, la belle disposition où je suis pour composer un ouvrage, pour faire parler tour à tour la haine ou la fureur, pour cesser d'être moi-même, et devenir chacun des personnages dont je dois exprimer les passions différentes! Je n'ai qu'une passion, moi, je n'en ai qu'une; je ne veux ni élever ni renverser des États, je veux revoir mon Élisa, couvrir ses mains des baisers les plus tendres qu'un amant ait jamais donnés. Voilà mon seul désir, mon unique ambition[2] ». Comme le remarque A. Pichot[3], pour rendre le personnage de Faliero, il aurait fallu *savoir haïr*, et C. Delavigne ne sait qu'aimer. Son amour même lui cause des distractions, comme pour *la Princesse Aurélie* : « Je travaille depuis le matin. Je viens d'écrire une partie de mon second acte. Je m'interromps tout à coup au milieu de mes fureurs poétiques pour te demander si tu ne m'as pas oublié. Il y a des moments où je laisse mes conspirateurs le poignard levé pour courir après toi dans les bosquets de la Madeleine... Pauvre doge! il lui arrive dix fois le jour, dans ses plus violents mouvements d'éloquence, de s'écrier soudain : Élisa, mon Élisa chérie! J'aurai bien de la peine à ne pas laisser échapper ce nom dans un vers[4] ». Si, à cause même de son amour honnête et pur, C. Delavigne n'a pas pu donner à son Marino la farouche grandeur qu'il a dans la tragédie de Byron, en revanche c'est à cette passion si active qu'il doit la surexcitation, l'hyperesthésie poétique qui lui sont nécessaires : « C'est toi que je consulte en travaillant,

1. Mss. II, 40.
2. Mss. II, 37.
3. *Revue de Paris*, 1832, XLI, 181.
4. Mss. II, 37.

c'est pour toi que je cueille des fleurs; tiens, voici une feuille de notre laurier. Regarde comme elle est verte; est-ce un augure? Conserve-la, et qu'elle te rappelle un jour cette scène dont je m'occupe dans mon exil. Souviens-toi, si l'on y trouve de nobles pensées, que je ne les ai dues qu'à toi seule. Oui, bien que tu t'empares trop violemment, trop uniquement de toutes mes facultés, l'agitation dans laquelle tu ne cesses d'entretenir mon âme est heureuse et inspirante. Je l'espère du moins, et bientôt tu seras mon juge[1] ». C'est donc à Mme de Courtin que nous devons les plus beaux mouvements de ce drame, les cris humains qui ont remplacé les tirades un peu sèches d'autrefois; le 3 mai 1828 il lui écrit que c'est pour elle qu'il travaille, qu'il fera sa tragédie, « non pas avec mon imagination, mais avec mon cœur. Je la remplirai de ce feu que j'ai pris dans tes yeux, de ces inspirations qui coulent de tes lèvres. J'y répandrai ce sentiment de mélancolie profonde qui me reste après t'avoir vue, et les femmes diront un jour en pleurant : il aimait, quand il a fait ces vers. Oui, femmes, et c'est elle que j'aimais. Près d'elle je me consumais de désir, et loin d'elle je perdais mes jours à la regretter. J'aurais donné tous les éloges du siècle, tous les vains applaudissements du monde pour une larme de plaisir que mes vers faisaient rouler dans ses yeux[2] ». C'est ce qu'il dit publiquement, presque dans les mêmes termes, en cet *Épilogue* qu'il écrivit le lendemain de la première de *Marino Faliero* :

Oui, ces frémissements d'un plaisir douloureux,
Ces cris des spectateurs, ces pleurs versés par eux,
Ce pouvoir d'exciter l'espoir ou les alarmes,
D'emporter avec soi les cœurs dans son essor,
Ce triomphe enivrant a d'ineffables charmes;
Mais un de ses regards m'enivrait plus encor,
Et j'aurais tout donné pour une de ses larmes!

Un seul critique avait deviné à moitié le secret du poète[3]. Grâce aux manuscrits du Havre, ce n'est plus par hypothèse, mais avec certitude, que nous pouvons expliquer les causes cachées du progrès dramatique et psychologique qui sépare l'*École des Vieillards* de *Marino Faliero*, de ce succès éclatant qui ne se borna pas à Paris, puisque l'écho lointain de ce triomphe alla jusqu'à Rio-de-Janeiro où, en 1830, au milieu de la grande bataille romantique, on parlait encore du *Faliero* de C. Delavigne[4].

1. Mss. II, 38.
2. Mss. II, 17-18.
3. Cap. *Casimir Delavigne*, p. 23.
4. *Revue de Paris*, 1830, t. XIV, p. 114.

Louis XI.

Dans cette nouvelle pièce on constate que le talent du poète s'est singulièrement agrandi. Son triomphe n'est plus dû à la mode ni aux circonstances. C'est un succès de bon aloi auquel la critique rend hommage. Un journal allemand du temps proclame l'analyse des caractères « tout simplement admirable »[1]. Le charme dure encore, puisque, tout dernièrement, M. Emile Faguet le reconnaissait : l'action du poète sur le public subsiste après deux tiers de siècle, et l'on vient de célébrer « les noces de diamant de C. Delavigne avec la foule[2] ». Francisque Sarcey, luttant avec son robuste bon sens contre les préventions que les plaisanteries courantes sur C. Delavigne lui avaient inspirées, finissait par lâcher le mot suprême de l'admiration, à propos de la grande scène entre Nemours et le Roi : « Ah! que c'est là une trouvaille ingénieuse! Ingénieuse n'est pas assez dire; c'est, quoiqu'elle soit de C. Delavigne, d'un poète de transition, une trouvaille de génie »[3].

C'était peu de temps avant son mariage que l'amoureux poète avait terminé cette pièce à laquelle il pensait depuis longtemps : il l'écrivit dans son cabinet de bibliothécaire du Palais-Royal; une lettre du 18 décembre 1829 nous montre que, une fois installé devant son bureau, C. Delavigne songeait très peu à la bibliothèque dont il était le conservateur : « Me voici installé dans mon cabinet du Palais-Royal. Il faut que je le consacre par un peu de bonheur : je veux que mon Élise l'habite un moment avec moi. C'est peu de rêver à elle. Je lui écris[4] ». C'est encore là qu'il composa son *Louis XI*, demandant dès inspirations à ses souvenirs de tendresse : « Inspirez-moi, mon Élise bien-aimée. Que n'avez-vous votre harpe pour me répéter sans cesse mon air de Naples, qui réveille en moi de si doux souvenirs ». Quelquefois son amour tourne à l'hallucination : il croit voir Mme de Courtin au coin de son feu : « Laissez-moi, ne parlez plus, ne me regardez plus. Je me recueille en moi-même; je suis loin de vous; me voilà tout à *Louis XI*... Tiens, mon Élisa! je vois un point blanc à votre soulier de satin![5] » C. Delavigne, nous l'avons vu, était coutumier de pareilles distractions : il aimait à se faire gronder par Mme de Courtin qui lui

1. *Magazin für die Litteratur des Ausländes*, Berlin, 23 mars 1832.
2. *Journal des Débats*, 19 septembre 1898.
3. *Le Temps*, 19 septembre 1898.
4. Mss. II, 31.
5. Mss. II, 31.

reprochait, sans trop d'amertume, de perdre son temps à songer à elle.

Le poète reçut enfin la récompense de sa longue fidélité : en novembre 1830, il se mariait, le même jour que son frère Germain. Tandis que d'autres écrivains, après la poésie des fiançailles, ont connu la prose désenchantée du mariage, C. Delavigne fut plus heureux : je n'en donnerai qu'un exemple, la lettre « confidentielle », comme dit l'adresse, qu'il envoie à sa femme, quatre ans après, de son cabinet du Palais-Royal : il écrit à Mme Delavigne, qu'il vient de quitter à l'instant, ce simple mot : « ... Comme au couvent. Es-tu contente, adorée?[1] » La lettre est courte, mais éloquente. C'est un cri du cœur toujours amoureux, et reconnaissant de son bonheur. Delavigne avait des façons originales et ingénieuses d'associer la femme aimée à sa vie littéraire. Il lui avait donné une bague sur laquelle il avait fait graver le nom de *leur* premier grand succès, « Faliero », en ajoutant : « Ah! je veux vous en donner une autre, et bien d'autres, plus glorieuses encore[2] ». Après *Louis XI*, ce furent *les Enfants d'Édouard.*

### LES ENFANTS D'ÉDOUARD.

C'est peut-être surtout dans cette pièce de C. Delavigne qu'éclate dans toute sa fraîcheur le renouveau de son talent. Après avoir vécu longtemps sur les premières affections de la jeunesse, amour de la famille, de la patrie, le poète avait connu, à leur vraie date, les grandes passions qui épanouissent le cœur, l'amour, la tendresse paternelle. C'est comme une rosée abondante sur des fleurs flétries : tout se relève et tout brille. Il allait tirer de cet esprit nouveau les plus touchantes inspirations, les émotions les plus dramatiques. La seule annonce de son nouveau drame consolait le Théâtre-Français du départ de Hugo pour la Porte Saint-Martin[3]. L'apparition de la pièce montra que ces espérances n'étaient pas trompeuses : « Au milieu de ce déluge de drames sans conscience, sans principes, partant sans avenir, c'est, dit la *Revue de Paris*, une véritable consolation que la pièce de M. Casimir Delavigne. Au moins dans cette œuvre apparaît la trace d'une incubation vraiment littéraire; c'est autre chose qu'une idée dégrossie et charpentée pour la scène... Il a sans doute voulu montrer, comme

1. Mss. II, 44.
2. Mss. II, 32.
3. *Revue de Paris*, 1833, XLVI, 55.

leçon aux équarisseurs dramatiques, la puissance d'une exécution soignée[1] ». Naturellement les romantiques exaspérés protestent. A. Dumas compare la pièce de Delavigne au drame de Shakespeare, pour écraser le poète classique : « La statue gigantesque, le colosse de Rhodes entre les jambes duquel passaient les hautes galères, est devenu un bronze à mettre sur une pendule, une réduction de Barbedienne[2] ». Mais le Colosse de Rhodes a-t-il jamais pu être autre chose qu'une monstruosité? Et, d'autre part, n'est-ce pas une œuvre d'art bien adaptée à la vie moderne, qu'un bronze de Barbedienne? A coup sûr c'est très supérieur aux « zinc d'art » de la maison Dumas. C'est surtout à V. Hugo qu'il convient de comparer C. Delavigne, et la chose a été faite, de façon définitive, par M. Larroumet[3]. Oui, C. Delavigne, comme poète, est inférieur à Hugo; oui encore, comme homme de théâtre, il est de premier ordre. Sa grande habileté consiste à avoir su donner à ses personnages les sentiments profondément humains que la vie lui avait fait connaître et savourer. Il faut qu'une pièce soit d'une vérité bien humaine pour que, même dans un rôle aussi secondaire que celui du geôlier Tyrrel, on trouve des vers aussi touchants que ceux-ci :

... Que voulez-vous? je l'aime.
J'aime en lui le seul bien qui m'ait coûté des pleurs :
Mon Tomy, mon trésor de joie et de douleurs,
L'astre qui rayonnait sur mes nuits enivrantes,
L'enfant qui m'a baisé de ses lèvres mourantes.
Traitez-moi de rêveur, de fou, si vous voulez :
Mais quand je vois ses yeux, ses longs cheveux bouclés,
Je me sens tressaillir jusqu'au fond des entrailles;
Lorsque leurs cris aigus frapperaient ces murailles,
C'est de mon fils, milord, que j'entendrais les cris :
Je ne peux pas pour vous assassiner mon fils.

C'était dans son cœur, dans son propre amour pour son fils Albert, que C. Delavigne avait trouvé ces vers. Qu'on en juge par cette lettre d'adieu écrite à sa femme et à son enfant, qu'il laissait à la Madeleine pour aller redemander un peu de repos et de santé aux environs de Pau : « Malheureux! bien malheureux de vous avoir quittés : plus que tu n'as pu le voir dans mes yeux qui se défendaient de pleurer pour ne pas ajouter à ton chagrin, quand je vous regardais en partant; plus qu'il n'est possible de te le dire.

1. *Revue de Paris*, 1833, L, 265.
2. *Mémoires*, IV, 57-58.
3. *Revue des Cours et Conférences*, avril 1896, pp. 30, 39 et 41.

Ne pleure pas cependant, égaye notre adoré enfant. Qu'il ne s'aperçoive pas de mon absence, et qu'il soit bien joyeux de mon retour. Jusqu'à ce que je revienne, sois son père et sa mère. Je te le confie. Je te confie à toi-même. Garde-moi tous mes trésors... Ah! que je suis malheureux[1] »... Les quelques jours qu'il passe dans le Midi lui semblent un long exil. Il se refuse toutes les excursions qui attirent les autres touristes, pour revenir le plus vite possible, sitôt la santé reconquise : « Non, amie, je n'irai pas voir Gavarnie et la brèche de Roland. Il faudrait pour faire cette excursion retarder de cinq jours mon arrivée à Paris, et après une si longue absence, j'avoue que ce supplice serait au-dessus de mon courage. Non, je sais trop combien durent cinq jours : j'en ai fait à Plombières la dure expérience, et je la fais encore ici. Les cinq derniers jours qui précèdent le départ... ne finissent jamais. J'ai beau changer de système pour que le temps me pèse moins, laisser là ma sauvagerie, m'apprivoiser, prendre, quand je me promène, un visage qui invite à m'aborder, saluer de mon balcon ceux qui passent, de manière à leur demander une visite : peines et avances perdues! rien n'y fait. Le temps ne m'accable pas moins de son poids. D'autres lieux, un nouveau spectacle auraient-ils le pouvoir d'écarter l'idée qui m'obsède? Ne le crois pas, ma bien-aimée, et certes je n'en ferai pas l'essai. Ce qu'il me faut, pour calmer mon impatience, c'est le mouvement d'une voiture qui m'entraîne, et qui m'entraîne vers vous... J'arriverai, dit-on, vers huit heures du matin, dans la cour de la diligence Laffitte et Caillard, où je dois avoir la première place du coupé. Vers huit heures et demie, je monterai quatre à quatre le grand ou le petit escalier qui me conduira à la chambre de mes deux adorés... Et notre Albert, crois-tu que je ne le roulerai pas sur ton petit canapé de l'Hermitage, au risque de mettre en désordre par mes caresses toutes les boucles de sa belle chevelure blonde? Dis-lui qu'il n'a qu'à bien se tenir[2] »...

## Les Œuvres de la fin.

Delavigne ne rapportait malheureusement du Midi qu'une amélioration passagère de sa santé. Les jours du poète étaient désormais comptés. Usé par la vie double du cœur et de l'esprit, trop frêle pour supporter le poids du bonheur et du travail, C. Delavigne n'avait plus de longues années à vivre. Mais il allait

1. Mss. II, 45.
2. Mss. II, 47-48.

suppléer au temps et à la force vitale par l'ardeur au travail et par l'énergie nerveuse. Nul ne se pourrait douter que ses dernières comédies si gaies, si vivantes, ont été composées au milieu des tristesses physiologiques et du déclin des forces.

Son *Don Juan d'Autriche* paraît à un bon juge une des comédies les plus amusantes de notre époque[1]. Pour nous, qui vivons grâce à ses lettres dans l'intimité de son cœur, nous voyons de plus combien il y a mis de lui-même : Doña Florinde, respirant l'odeur des jasmins, dit à sa duègne : « N'as-tu pas éprouvé quelquefois, Dorothée, combien un son vague, une bouffée d'air réveille fortement certaines impressions de plaisir ou de peine, et fait revivre un souvenir jusqu'à la réalité? » C'est une impression personnelle au poète, écrite à M^me^ de Courtin plus de huit ans auparavant, et presque dans les mêmes termes : « Dans un bal magnifique, donné par M^lle^ Mars, je suis resté une partie de la nuit assis derrière une dame qui n'est ni belle ni jolie, que je ne connais pas, et à laquelle je n'ai point parlé. Devinez ce qui me retenait près d'elle? C'était le parfum de votre plante indienne. N'avez-vous pas éprouvé combien les parfums ont de puissance pour réveiller nos souvenirs, et leur donner une force qui nous saisit, qui nous arrête, et va presque jusqu'à la réalité? Les yeux fermés pour ne pas perdre mon illusion, je suis resté là bien longtemps, et trop longtemps, direz-vous, puisque j'ai quitté le bal avec un violent mal de tête : mais moi, je disais comme sur le lac : je souffre pour elle[2] ».

C. Delavigne savait du reste sortir de sa vie intérieure, et composer, au sein du bonheur domestique, quelque drame bien noir comme *Une famille au temps de Luther*. La pièce n'a pas d'ailleurs grand succès. Le poète est obligé de relancer le baron Taylor, qui ne se soucie pas de faire représenter bien souvent ce drame lugubre et peu goûté : il lui écrit le 16 février 1838 : « Depuis deux mois, vous ne m'avez pas donné deux fois. Je n'ai point l'habitude de me plaindre, et je ne vous écris point pour le faire. Je veux seulement vous prier de ne plus annoncer mes ouvrages quand vous ne devez pas les représenter. Les annonces trompent mes amis, et m'exposent à des embarras qui me sont pénibles. Je profite de cette occasion pour vous remercier de la nouvelle preuve d'obligeance que vous m'avez donnée, en refusant l'offre que M^lle^ Mars vous a faite de rentrer dimanche à l'Odéon pour *l'École des Vieillards*. » Ces lettres au baron Taylor nous

1. Legouvé, *Soixante ans de souvenirs*, I, 40.
2. Mss. I, 56.

montrent un auteur soigneux de ses intérêts, ce qui est tout naturel, de sa réputation, ce qui est plus légitime encore, et ne laissant pas le Théâtre-Français en prendre à son aise avec un des poètes qui l'avaient le mieux servi.

La mise en scène de la *Popularité* traînant un peu, C. Delavigne écrit, de la Madeleine, au baron Taylor, le 6 septembre 1838, l'ultimatum suivant : « J'ai pris un engagement avec vous; voici l'époque où je dois le tenir : je suis prêt. Vous avez dit à mon frère que Mlle Mars avait accepté avec reconnaissance, ce sont vos expressions, un rôle dans la *Popularité*. Vous m'avez dit à moi qu'elle serait à Paris le 15 septembre ou le 20 au plus tard. Je sais combien elle est fidèle à une parole donnée, et comme vous avez dû exiger la sienne avant son départ, son retour ne peut être que très prochain. Veuillez donc m'indiquer le jour où tous mes acteurs sans exception seront réunis pour m'entendre. Si quelque obstacle s'oppose à l'exécution pleine et entière d'un engagement que j'ai dû regarder comme sacré, il n'entrera jamais dans mon intention de vous forcer à le tenir; je m'abstiendrai même comme je le fais depuis longtemps de tout reproche envers vous. Je vous prie seulement de m'écrire deux mots pour me rendre ma parole, et je m'empresserai de vous rendre la vôtre. »

Cette raideur ne lui nuisit pas, puisque la Comédie-Française joua successivement *la Popularité*, *la Fille du Cid* et *le Conseiller rapporteur*, un vrai bijou celui-ci; c'est un petit chef-d'œuvre dans le genre Scribe, avec la note bien personnelle de C. Delavigne. Il y riposte, de la façon la plus galante du monde, à Mme de Girardin qui, dans ses *Lettres parisiennes*, avait un peu daubé sur la *Popularité*[1] :

CRISPIN.

Il se nomme Corniquet? C'est un nom qui promet, si jamais il se marie.

LABRANCHE.

Il n'a eu garde d'y manquer. Il a épousé une femme auteur, ce qui a fait rire.

CRISPIN

Je le crois bien. Le mari d'une femme auteur n'a pas besoin d'être autre chose pour être ridicule.

C. Delavigne aurait eu de l'esprit méchant s'il l'avait voulu. Mais il savait que c'est la façon la plus facile et la plus vulgaire

1. *Lettres parisiennes*, lettre III, du 7 décembre 1838, p. 249-250.

d'avoir de l'esprit. Il avait du reste, pour se protéger contre les brocards, la meilleure cuirasse : le bonheur. Il n'était pas méchant, parce qu'il était heureux, parce que l'amour illuminait toujours sa vie. On trouve encore jusque dans ce vaudeville un reflet inattendu du soleil d'Italie : ce n'est pas Dorante, parlant de Julie à son secrétaire Labranche, c'est C. Delavigne, causant avec sa femme, de Rome et de la villa Paolina, qui s'écrie : « La vois-tu sur les ruines de Rome? Nous vois-tu tous deux?... Quel voyage! Ce beau ciel, le Tibre et le Capitole, quel spectacle inspirateur pour le génie! »

Si le poète n'a pas été gêné par l'impersonnalité du genre dramatique pour mettre en œuvre ses sentiments propres, on devine combien plus largement encore il a puisé dans son trésor de souvenirs personnels pour les quelques pièces lyriques qu'il composa vers sa fin. Les stances à la Madeleine ont une grâce, une pureté incomparables : le regret de quitter la villa qu'il aimait et où il avait aimé, qu'il vendait pour suivre plus régulièrement l'éducation de son unique enfant, nous a valu des vers délicieux, qui seraient son chef-d'œuvre s'il n'avait pas écrit, pour son poème *un Miracle*, ce chant des Limbes qui contient ce qu'il y a eu de meilleur dans le talent et dans le cœur du poète, revus et corrigés par l'amour. L'ancien voltairien, le chansonnier du vendredi-saint, avait compris, grâce à sa femme, tout ce qu'il y a de poétique dans certaines croyances du catholicisme : le père du petit Albert avait mis aussi un peu de sa tendresse paternelle dans ces stances :

Comme un vain rêve du matin,
Un parfum vague, un bruit lointain,
C'est je ne sais quoi d'incertain
    Que cet empire;
Lieux qu'à peine vient éclairer
Un jour qui, sans rien colorer,
A chaque instant près d'expirer,
    Jamais n'expire.

Partout cette demi-clarté
Dont la morne tranquillité
Suit un crépuscule d'été,
    Ou de l'aurore
Fait pressentir que le retour
Va poindre au céleste séjour,
Quand la nuit n'est plus, quand le jour
    N'est pas encore!

L'air n'entrouvre sous sa tiédeur
Que fleurs qui, presque sans odeur,
Comme les lis ont la candeur
De l'innocence;
Sur leur sein pâle et sans reflets
Languissent des oiseaux muets :
Dans le ciel, l'onde et les forêts,
Tout est silence.

Loin de Dieu, là, sont renfermés
Les milliers d'êtres tant aimés,
Qu'en ces bosquets inanimés
La tombe envoie;
Le calme d'un vague loisir,
Sans regret comme sans désir,
Sans peine comme sans plaisir,
C'est là leur joie.

Là, ni veille ni lendemain!
Ils n'ont sur un bonheur prochain,
Sur celui qu'on rappelle en vain,
Rien à se dire :
Leurs sanglots ne troublent jamais
De l'air l'inaltérable paix;
Mais aussi leur rire jamais
N'est qu'un sourire.

Sur leurs doux traits que de pâleur!
Adieu cette fraîche couleur
Qui de baiser leur joue en fleur
Donnait l'envie!
De leurs yeux qui charment d'abord,
Mais dont aucun éclair ne sort,
Le morne éclat n'est pas la mort,
N'est pas la vie.

Rien de bruyant, rien d'agité
Dans leur triste félicité!
Ils se couronnent sans gaîté
De fleurs nouvelles.
Ils se parlent, mais c'est tout bas;
Ils marchent, mais c'est pas à pas;
Ils volent, mais on n'entend pas
Battre leurs ailes...

orrigeant, comme Lamartine, à force de sensibilité et de tendresse, ce qu'il y a d'impitoyable dans les dogmes catholiques, il

envoie, dans le chant III de ce poème, Jésus-Christ ouvrir la porte des limbes, et donner à ces pauvres petites âmes la volée vers le Paradis. Si, comme on a dit d'Arvers qu'il était « l'auteur du sonnet d'Arvers », et de M. Sully-Prudhomme qu'il est « l'auteur du Vase brisé », on ne dit pas de C. Delavigne qu'il est « l'auteur des Limbes », c'est que son répertoire lyrique et surtout son bagage dramatique sont assez riches pour qu'on n'aît que l'embarras du choix : il est tout simplement l'auteur d'une œuvre considérable, trop longtemps et trop injustement dédaignée, œuvre dont j'ai essayé d'expliquer la genèse au cours de cette étude.

## VI

261 Ce genre de critique appartient à la biographie littéraire, genre que je crois légitime et bon, avec Lamartine, lorsqu'il écrit à M. de Genoude : « Quoi que les sots, qui ne savent lire que ce qui est écrit en puissent dire, j'ai toujours pensé qu'un grand écrivain valait encore mieux que son plus beau livre. » C. Delavigne, en effet, vaut encore mieux que son œuvre. Il aurait tout à gagner à ce que des chercheurs d'inédit publiassent sa correspondance, aujourd'hui disséminée. Sa mémoire n'y perdrait rien. Il y gagnerait peut-être un renouveau de cette popularité qui ne l'abandonna pas, même à sa mort. Quand le cortège funèbre quitta la maison de la rue Bergère, des jeunes gens demandèrent à traîner eux-mêmes le char[2], fidèles jusqu'au bout à l'homme qui avait été si longtemps le poète de la jeunesse, en même temps qu'il était le préféré de la critique classique. Dans les polémiques qui suivent son manifeste contre la littérature facile, c'est surtout de C. Delavigne que s'autorise Nisard pour attaquer Hugo[3]; si bien que, quoi qu'en aient dit le même Nisard et M. Biré[4], c'est à se demander si Hugo ne songeait pas à Delavigne plutôt qu'à Dumas, quand il instituait, dans son morceau oratoire sur Mirabeau, une comparaison entre l'homme de génie, c'est-à-dire Hugo, et l'homme de talent dont la médiocrité se sert pour attaquer l'homme de génie. Cela expliquerait peut-être les fureurs des sous-romantiques contre C. Delavigne[5], et les tristesses qui prenaient quelquefois le poète, quand il voyait combien on lui faisait

1. *Correspondance*, II, 48.
2. *Le Goffic*, p. 25.
3. *Revue de Paris*, 1834, II, 19.
4. *Revue de Paris*, 1834, II, 11; *Victor-Hugo après 1830*, I, 117-118.
5. *Mary Lafon*, p. 24.

payer cher cette réputation que ses partisans appelaient de la gloire, et que lui-même n'osait pas caractériser ainsi [1]. L'éclatante lumière de V. Hugo a longtemps offusqué C. Delavigne, comme tant d'autres du reste, et pourtant il n'en reste pas moins vrai que, l'immense supériorité poétique de V. Hugo étant pleinement avérée, il faut reconnaître ceci à la louange de C. Delavigne : il n'a rien dû à V. Hugo, ni une image, ni une forme de vers, ni une situation, ni une pièce; ce qu'on a voulu appeler chez lui imitation du romantisme n'est que la libre évolution de son talent; comme valeur dramatique, ses pièces en vers, tout bien balancé, forme et fond, viennent immédiatement après celles de V. Hugo, le répertoire de C. Delavigne étant nettement supérieur aux pièces en vers de Dumas et de Vigny, surtout pour les œuvres qui suivent le voyage d'Italie.

Malheureusement pour lui, il a été attaqué avec cette arme empoisonnée qu'on nomme le ridicule, et qui en France, malgré le dicton, ne tue que les bonnes choses et que les braves gens. Combien s'imaginent avoir jugé définitivement C. Delavigne, quand ils ont répété, avec un sourire qu'ils croient spirituel, ces vers de Desnoyers qui sont méchants et bêtes :

Habitants du Havre, Havrais,
J'arrive de Paris exprès
Pour démolir la statue
De Delavigne (Casimir) ;
Il est des morts qu'il faut qu'on tue, etc.

Pour moi, j'opposerai à cette calomnie rimée, et je présenterai aux lecteurs, comme conclusion de cette étude, comme jugement équitable sur la valeur de C. Delavigne, cette adaptation du sonnet de Sainte-Beuve à Ronsard :

A toi, poète, à toi qu'un sort injurieux
Depuis cinquante ans livre aux mépris de l'histoire,
J'élève de mes mains l'autel expiatoire
Qui te purifiera d'un arrêt odieux.

Non que j'espère encore, au trône radieux
D'où jadis tu régnais, replacer ta mémoire ;
Tu ne peux de si bas remonter à la gloire ;
Vulcain impunément ne tomba point des cieux.

1. *Mary Lafon*, p. 22-23.

Mais qu'un peu de pitié console enfin tes mânes;
Que, déchiré longtemps par des rires profanes,
Ton nom, d'abord fameux, recouvre un peu d'honneur!

Qu'on dise : il osa trop, mais l'audace était belle;
Il lassa, puis sut vaincre, une langue rebelle,
Et de moins grands, depuis, eurent plus de bonheur.

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD.